

corbières

matin

12 août 1996

LE QUOTIDIEN DU BANQUET

Sommaire

Affiches :

Le colloque
de philosophie
Des plaisirs
p. 4

Place
des philosophes
p. 8

Plaisirs d'ici :

Claude Marti,
le maître d'école
p. 19

Terroirs :

Les vignes
singulières
p. 22

Un été, des étals :

La courgette
p. 25

Garrigue :

Le peuplier
p. 28

Inédit :

La beauté du vent
et de la garrigue,
par Hervé Le Tellie
p. 31

n° 18

VIGNES SINGULIÈRES

Certaines vignes disent
plus que le travail et que
le vin qu'elles donnent.
Une manière de planter
des idées, et de les
cultiver ensemble.

TAXI DU VAL D'ORBIEU

Pascal ROUAUX

Toutes distances
24 h. / 24 h.

TRANSPORTS MÉDICAUX ASSIS

11220 Lagrasse
Tél : 68 43 18 18



FERME DE CARRUS

Fromages de chèvre
des Corbières
et œufs frais.

Ouvert tous les après-midi
de 14 h à 19 h.

11220 Maironnes
Tél : 68 43 12 37



"LA CARBUSTE"

LA CARBUSTE

Cuisine familiale du terroir

Christiane et Patrick Saur

11330 Vigneville
Tél : 68 70 08 85

Fermeture le dimanche soir.
Il est prudent de réserver.

Edoardo **YUDI**
L'ÉCOLE

11220 MAIRONNES
Tél : 68 43 16 62

MAÇONNERIE
RÉNOVATION D'ANCIEN TRADITIONNELLE



Le Crédit Agricole du Midi s'associe à vos passions



MUSIQUE, DANSE, THÉÂTRE, FOOTBALL, RUGBY, CYCLISME...

LA BANQUE DE L'IMAGINATION S'ASSOCIE AU QUOTIDIEN À VOS PASSIONS.

PAR SES DIVERSES ACTIONS ET INTERVENTIONS FINANCIÈRES, LE CRÉDIT AGRICOLE DU MIDI A TOUJOURS À CŒUR
DE SOUTENIR LE SPORT ET DE PRIVILÉGIER LES INITIATIVES CULTURELLES ET L'ANIMATION DE NOTRE RÉGION.

PARTENAIRE DE L'ÉVÉNEMENT



Un colloque pour le plaisir

L'opinion moderne la plus courante, pour peu qu'elle s'interroge, situe le plaisir au registre des corps et des choses. La plupart des philosophies reconnues pour telles affirment qu'il n'est de plaisir qu'au registre de l'âme. Il y a là un discord qui ne se réduit pas si aisément.

La même opinion moderne tient que l'amour et les plaisirs ont quelque chose à voir entre eux, parce que l'amour est sexuel et qu'il est des plaisirs sexuels. Mais les Anciens ne l'entendaient pas ainsi ; ils ne croyaient pas à la sexualité, disait Foucault. Ils ne croyaient pas non plus que l'amour et les plaisirs puissent se conjoindre aisément : amour sans plaisirs, plaisirs sans amour (Lucrèce), amour et plaisir, mais seulement entre hommes et grâce à la chaste philosophie (Platon), telles sont les voies de la division.

Sans doute le christianisme a-t-il changé les choses. Et non pas moins l'émergence de l'univers moderne, où toutes choses désormais sont devenues marchandises. Mais les solutions modernes laissent un goût de sel : l'absorption des plaisirs et des sens par ce qui s'achète et se vend, la fausse naturalité du sexuel, les transactions faiblardes entre amour et plaisir, rien de cela n'a épuisé la question. Et s'il faut en sortir, quelles sont les voies ?

Portrait

21h 30

par Philippe Hoffmann

MARIE-CLAIRE GALPÉRINE



FIÈRE HÉRITIÈRE D'UNE LIGNÉE
D'ÉCRIVAINS AU GÉNIE
PUISSANT ET VOCIFÉRANT...

Il est des êtres qui, au sein d'une profession, sont marqués d'une *note de distinction*, dans toute la polysémie de ces termes. *Atopie* toute socratique au milieu des *fonctionnaires* de l'Université. La vie commune est pour ces natures chose souvent *étrange*, et leur regard intérieur atteste qu'ils sont comme les gardiens et les bergers de la Pensée.

Marie-Claire Galpérine est de cette race et de ce style-là.

Professeur de philosophie ou plutôt professeur *et* philosophe... L'auteur de ces lignes fut, il y a de nombreuses années, son disciple. Disciple privilégié et observateur partiel, à la mémoire fragmentaire, dont le regard doit se faire, pour être *juste*, résolument partiel.

Certes, des souvenirs *impressionnistes* ne sauraient constituer une biographie, mais la précision factuelle doit parfois céder le pas à des fulgurances qui disent plus qu'une chronologie et atteignent l'essence d'un être.

Marie-Claire Galpérine semble n'avoir jamais fait un cours à partir de notes écrites. Par elle, nous comprîmes ce qu'était, dans la pure tradition antique et grecque, le privilège de l'oralité. Lorsqu'elle apparaissait en Sorbonne, quelque chose comme une *rupture de l'accoutumance* s'accomplissait.

La Parole s'élevait d'une âme méditative, nourrie de la *fraîche* lecture des textes eux-mêmes, rendus à leur surgissement premier. Les doctrines des philosophes anciens devenaient la vie même de l'esprit, et leurs questionnements se faisaient, immédiatement, présents. L'atomisme de Démocrite et celui de Platon s'affrontaient en une gigantomachie, et les réflexions éveillées en nous illuminaient une journée de spéculations sur le « rien », le « quelque chose », les formes finies ou infinies des corps élémentaires, ou sur le Demiurge et les cinq polyèdres réguliers inscriptibles dans la sphère. Comme le philosophe du *Théétète* de Platon, Marie-Claire Galpérine parlait à loisir, avec paix et sérénité, avec cette souveraine liberté à l'égard des thèmes, que

Platon désigne comme la marque propre du philosophe.

Sans doute, au fil des ans, une conaturalité s'était installée – par *innutrition* – entre le mode d'intellectualité de Marie-Claire Galpérine et les « Phares » qui toujours furent, et demeurent, sa nourriture : ni Platon ni Damascius ne composent leurs œuvres comme des jardins de Le Nôtre, et à bien des égards le traité *Des premiers principes* ressemble à l'un de ces labyrinthes qui enchantèrent les parcs des temps anciens : on s'y perd pour mieux se retrouver, avec la ténacité de la quête.

Passion de la pensée, de ses apories, des enfantements douloureux souvent voués à l'échec, ceux-là mêmes dont parle Damascius, et qui introduisent – seul affleurement d'une telle expérience dans toute la littérature antique – l'*angoisse existentielle* au cœur de la forme la plus extrême du néoplatonisme...

Passion de la poésie et de la littérature. Le Claudel sauvage et sublime de *Tête d'or* me fut ainsi révélé par des paroles de feu. Le souffle romanesque de Barbey d'Aurevilly est à jamais lié en moi à des phrases, à des allusions qui étaient autant d'invitations à la lecture.

Jamais professeur n'éveilla ainsi à la lecture de Proust et de ses prédilections secrètes ou avouées : Madame de Sévigné, Saint-Simon, Balzac – pour qui « pensée » et « passion » sont si souvent synonymes. Fièvre héritière d'une lignée d'écrivains au génie puissant et vociférant, ou de traducteurs talentueux, Marie-Claire Galpérine leur tient tête, engage avec eux le combat, l'*agôn* par lequel l'imitation est rivalité féconde et permet au descendant de remplir les exigences éthiques et esthétiques qu'imposent l'aristocratie de l'esprit et l'illustration d'une lignée.

Mais c'est sur le terrain de la métaphysique pure, loin des tourments terrestres dont elle connaît toute l'amertume, loin aussi des sortilèges et séductions du monde sensible, que cette âme humaine et *romanesque* trouve paradoxalement à accomplir son œuvre propre.

Une rare élégance lui fait choisir, au crépuscule du monde grec, de lire le plus difficile et sans doute le plus profond des Anciens, ce Damascius qui osa affronter jusqu'à l'antinomie du concept de principe absolu. La Grèce païenne, réduite à une poignée d'esprits irréductibles, qui ne virent jamais dans le triomphe de l'Empire chrétien de Justinien qu'un accident appartenant à l'ordre « platonicien » des choses, eut la grandeur d'une suprême fidélité à elle-même.

Marie-Claire Galpérine est, plus encore que catholique, une *spirituelle* pour qui la méditation sait aussi emprunter les voies de l'écriture. Sa traduction de Damascius est marbrée d'intertitres qui en éclairent la lecture et sont autant de formes brèves ciselées avec un art d'écrivain. En un autre sens du mot « écriture », c'est en copiant – véritable exercice spirituel antique ou médiéval – la totalité du *Banquet* qu'elle put faire sien le meilleur de Platon. Saisie par la beauté des calligraphies – celles, notamment, des manuscrits byzantins –, cette philosophe se plut à ruminer les apories de Damascius en le lisant directement dans l'un des plus anciens *codices* de la bibliothèque Marcionne de Venise : la méditation de l'âme – parole intérieure et silencieuse – entrain en pure coïncidence avec la jouissance esthétique d'une forme par laquelle le Beau se fait vecteur du Vrai.

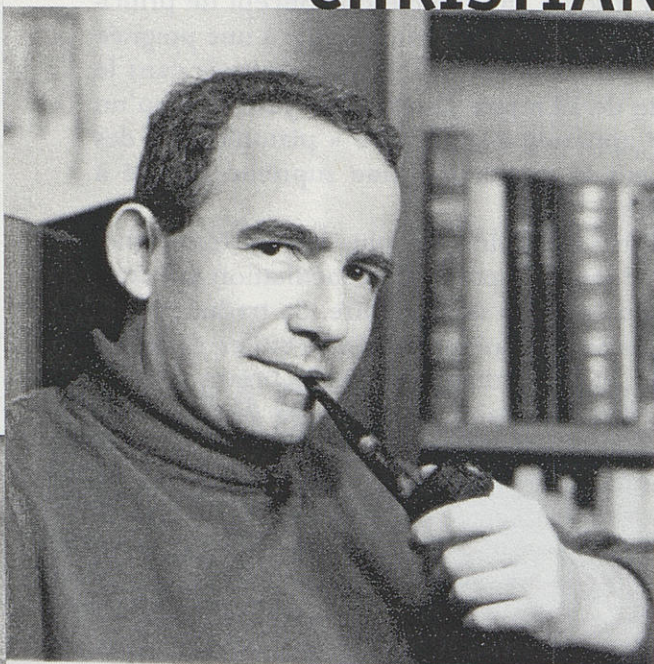
Chez Marie-Claire Galpérine, c'est une règle de vie qui se trouve illustrée et proposée à notre imitation. Et sans doute est-ce cela le plus précieux.

Par là le Maître aide à « devenir meilleur », et si, parfois, nous échoit quelque participation au Bien, c'est à des esprits d'une telle « nature philosophique » que nous en sommes redevables.

Portrait

21h 30

CHRISTIAN JAMBERT



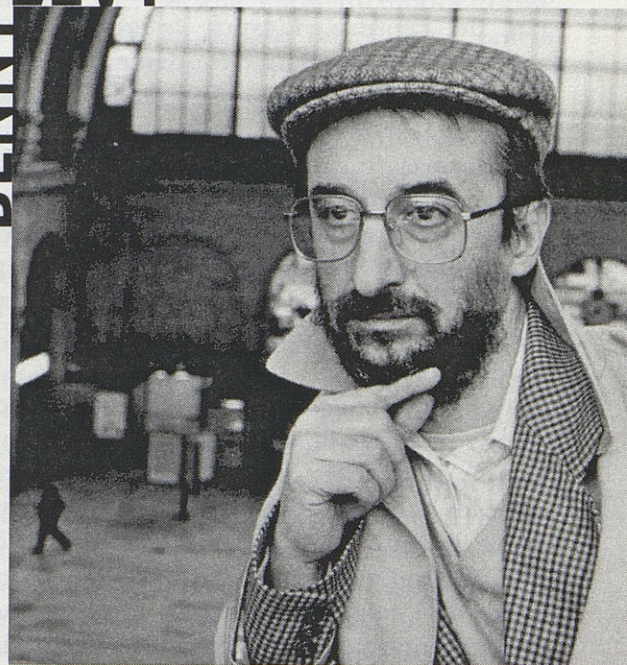
**C'EST PAR LA GOURMANDISE DE
CEUX QUI LES AIMENT QUE LES
IDÉES ANCIENNES SONT
MODERNES**

par Pierre Dumayet

Jambet, quand je pense à lui, je l'appelle Christian. Il y aura bientôt vingt ans que nous le connaissons, c'est Antoine, notre fils aîné, qui l'a « amené à la maison ». Je ne crois pas qu'il ait changé. Il avait déjà, étant tout jeune, cette gourmandise qu'il a su garder. Je parle de la gourmandise des idées. C'est par la gourmandise de ceux qui les aiment que les idées anciennes sont modernes. Je sais bien qu'à propos d'un philosophe, il serait plus séant d'évoquer la Vérité. Mais la Vérité ? ceux qui croient la détenir sont très ennuyeux. Christian n'est jamais ennuyeux : il sait que la Vérité doit être inventée. Par qui ? Avec quels moyens ? Mystère. L'invention de la Vérité exige, pour celui qui y travaille, de faire des ponts entre des lieux qui n'ont jamais, jusqu'à présent, été reliés. Je crois que Christian s'intéresse autant à Proust qu'aux Persans, autant au voilé qu'au voilé. Quand il dit : « Allez », pour terminer une phrase, cela veut dire – me semble-t-il – qu'il faut changer de pied, de vitesse, de regard, parfois penser plus vite, pour que l'idée qui se dérobe soit enfin prise. Quitte à la renvoyer dans ses foyers. Bref, Christian pense à tout. Voudrait penser à tout. Il y arrive. « Absolument. »

FIÈRE HÉRITIÈRE D'UNE LIGNÉE
D'ÉCRIVAINS AU GÉNIE
PUISSANT ET VOCIFÉRANT...

BENNY LÉVY



par Éric Ayoun

Parler de Benny Lévy, c'est nécessairement en parler à partir d'une conjoncture. Parce qu'il est essentiellement œuvre d'existence, on ne le croise qu'à partir d'une autre existence, à partir d'une rencontre imprévisible, du pur hasard de la conjoncture, celle-là même qui porte la marque du divin. En ce sens, il est le vrai fils de l'existentialisme, et en ce sens encore, l'existentialisme n'est pas un athéisme. Je suis de ceux qui ont croisé par hasard Benny Lévy, alors j'écris.

Pierre Victor, Benny Lévy. Le passage de l'un à l'autre est l'œuvre de Sartre. Mais ce n'était encore qu'une amorce. L'autre, véritablement, est l'œuvre de Lévinas. Il aura pourtant fallu que les choses se réveillent à partir de soi. C'est du sein de la pensée occidentale que pouvait naître le trouble : l'être est-il structuré par la pensée ? N'est-il pas possible que les pensées divergent à partir d'un fondement solide dans l'être ? L'écart entre l'être-structuré et l'être-fondement, c'est justement le non-juif que Sartre a su lire dans le blanc du nom de Pierre Victor. C'était sans doute une nouvelle et plus profonde lecture des *Réflexions sur la question juive*. Là est toute la grandeur de Sartre, au dire de Benny lui-même. Revenir en ce

**DANS LA POUSSIÈRE QUI S'ÉLÈVE
SOUS LES PAS
DE LA RÉVOLUTION...**

Portrait

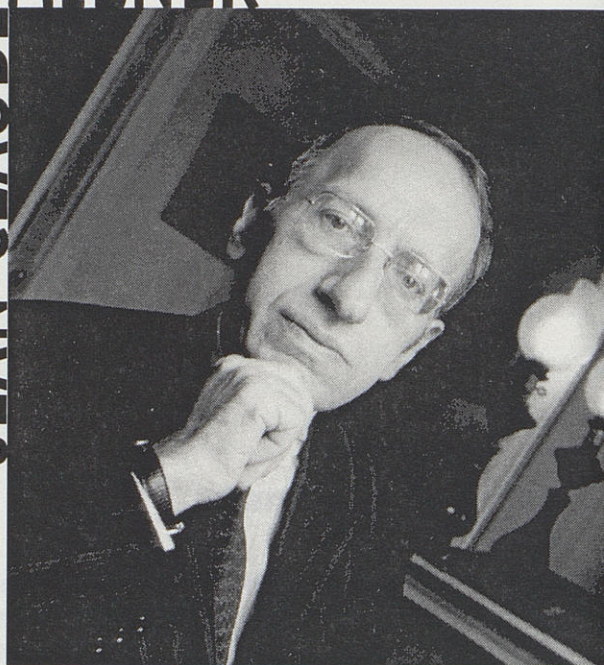
21h 30

point de divergence, c'est le principe juif de la *tehouva*, c'est le retour à soi à travers l'expérience existentielle de l'être. Là est la grande découverte de Benny et peut-être son enseignement. Il n'y a donc pas de rupture. L'esprit fougueux des années soixante-huit ne change fondamentalement pas. La fougue devient cette soif intarissable de la connaissance de l'Arbre de vie. Dans la poussière qui s'élève sous les pas de la révolution, se trouve déjà en puissance une volonté d'arracher au monde son horizon eschatologique. Prophétie dans l'inconscience, rêve d'une éternité heureuse où, comme dirait Lévinas, l'achèvement du temps n'est pas la mort, mais le triomphe messianique où le perpétuel se convertit en éternel.

Mais cette inconscience a révélé que l'attente d'un avenir meilleur n'est pas toute résignation. Elle est pleine de vitalité, parce qu'un avenir sans racines dans les entrailles du présent, n'est qu'un pur imaginaire. Revenir en ce point de divergence, c'est comprendre qu'aucune totalité ne peut contenir les excès de l'exigence humaine. Seul un cadre où la détermination des lettres dévoile et conditionne une ouverture vers l'infini – et cela en vertu de l'origine même de ces lettres – pouvait satisfaire cette surabondance. Ce cadre, cette satisfaction, cette farouche opposition de Lévinas à la totalité hégélienne, sont toutes autant de conditions où se détermine l'horizon nouveau de Benny dans sa conscience juive. Désormais, l'apparent conflit entre le logos et la lettre se traduira dans les termes d'universel et singularité d'Israël. Singularité refusant à l'universel son image de religion naturelle, qui trahit plutôt un point d'équilibre au milieu d'une extension sans fin. Merveille de l'harmonie qui n'occupe la moindre place, où Aristote n'y retrouverait nullement son juste milieu. Là est le secret du rapport intime entre la Révélation et les sept lois noahides. Benny, mieux que quiconque, est en mesure d'orienter sur ces questions si difficiles. Il achève, d'une certaine manière une voie encore mal comprise et mal explorée, celle de Rozenzweig.

MILNER

JEAN-CLAUDE



"CANAILLE, CELUI QUI REFUSE QU'AMOUR ET BEAUTÉ EXISTENT".

par Natacha Michel

Il y a deux époques dans la vie, dans les écritures, de JCM.

Je dirai « première manière » (et un style qui va avec) le moment où Milner est homme moderne dans un monde qui l'est aussi : c'est le moment de la linguistique dans l'axe de la psychanalyse. Raison du branchement sur le lacanisme ou plus exactement sur Lacan. Point culminant : *L'Amour de la langue* et annexes. Ici incise. Le penseur Jean-Claude Milner, s'il traite tout au long dans les catégories laca-

niennes, n'est pas un exégète. Lacan est pour lui, et c'est aussi le cas pour Saussure, un Kant, un porteur de bornes à l'intérieur desquelles peut s'exercer la pensée possible, et celui à partir de quoi bien davantage qu'une radicalisation est permise : un doute. Au fond, Lacan et Saussure réveillent Milner de tout sommeil dogmatique.

JCM en JCM ? Un Hume qui aurait lu Kant et vécu après lui. Si pour Hume toute prévision, toute loi révèle du calculable et du probable, chez Milner, c'est le lien qui vient détruire le calcul et celer l'improbable. Car l'improbable – qu'il soit le jugement thétique, jugement qui crée ses propriétés, ou cet instant de vide terrible, quand surgit la vérité, réel et événement volontairement confondus – fait de JCM, au lieu d'un pion, un excentré. Pas un excentrique, pour les mêmes raisons qui lui font délaisser le recherché de la pose artiste.

Combien pourtant il prit garde à l'Université. Oui, l'idée que l'Université valait bien quelques sacrifices, qu'elle était la seule institution valide (institution : ce qui nous précède toujours, ce qu'on n'a pas besoin de fonder, ce qui est infondable, le contraire du jugement thétique de Fichte), et seul accueil pour la culture (que Milner prononce dans le sens allemand), et seul lien social pour lui et pour les autres, et seule régulation d'un *bios* théorique, JCM la choya longtemps. Être inscrit dans le monde exigeait qu'on y soit inscrit. Au fond, l'homme moderne dans un monde moderne, le linguiste dans l'orbe de la psychanalyse était un universitaire. Quoique excentré.

L'excentrement, nous qui comptons sur nous-mêmes, le connaissons : qu'il ait pour nom pratique politique ou analytique, théâtre, œuvre, il crée cette dissymétrie où l'on se retrouve à la fois grave et unique, miracle assuré pour nos jours, sans compromis du côté de l'amertume, dans un manquement à la destinée sociale, mais livré à l'acquis particulier faisant tenir debout l'armure de notre énigme. Je dis « énigme ». Dans *Les Noms indistincts*, JCM n'écrit-il pas qu'« énigme » est le nom vulgaire et esthétisant de l'impossible ? L'excentrement est chez JCM ce qui

lui permet d'être touché par l'intouchable, qu'il nomme le réel.

Puis, soudain, cela tremble sous la cendre dès la fin des *Noms indistincts*, quelque chose du monde recule, quelque chose du lacanisme recule, une lancée s'achève au profit d'une autre lancée et le monde cesse d'être moderne (je sais bien que le terme « monde » n'est pas milnérien). Il cesse d'être moderne pour devenir ancien et dans cette perspective (cavalière), il peut à loisir être récent ou contemporain, il peut supporter les statues de Lénine, le théorème de Staline (sur la langue), les ignominies du progressisme mitterrandiste, mais rien de neuf ne semble pouvoir s'en exhiler. Le monde a eu lieu, on n'y ajoutera pas. Et JCM devient un moderne dans un monde ancien. Soudain, et simultanément, le monde cesse d'être exclusivement celui de la science (je sais que la science n'est pas vision du monde), cesse d'être celui de la linguistique, cesse même d'être celui du lacanisme (voir *L'Œuvre claire*) : il devient ancien et libre, d'une liberté grecque sans doute, mais libre. Et il est à nouveau celui de la politique, toujours révolue, toujours inexistante – alors que son inexistence devrait justement, au premier Milner, apporter la preuve de son existence – il est même parfois, mais secrètement, d'un secret un peu trop dissimulé à mon sens, (cf. les derniers paragraphes de *Constat* où un titre de roman devient une charade) celui de la littérature. Et Milner devient protreptique, c'est-à-dire selon moi pénélopéen, défaisant au soir des livres (leur fin), ce que l'auteur a tissé dans le jour. Et protreptique d'une protreptique, ne défaisant pas à la fin de *L'Œuvre claire* ce qui s'y défait cependant entre les doigts d'un Lacan, roi Lear. Milner devient de plus en plus libre dans ce monde ancien et il devient mon ami.

Portrait de JCM en JCM ? Celui de l'auteur d'une des plus hautes maximes modernes : canaille, celui qui refuse qu'amour et beauté existent ; maxime d'autant plus haute dans sa bouche que pour le premier au moins de ces deux termes, pour la première fois de sa vie Milner est altruiste.

Cinéma aux étoiles

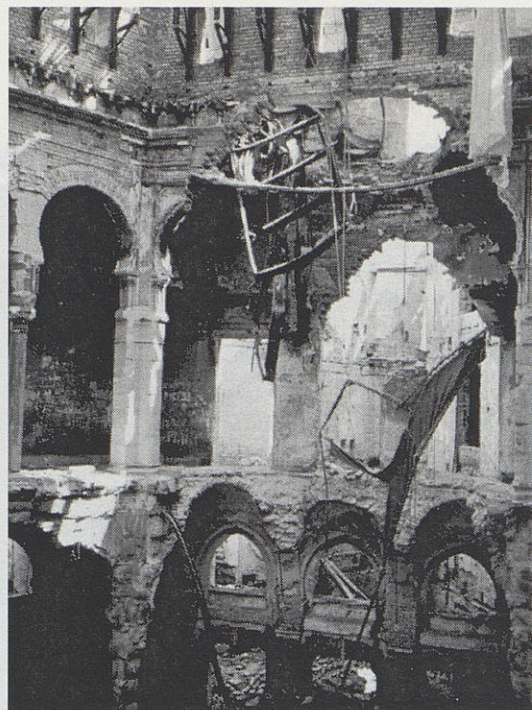
Une lecture de la guerre

un film de J.-M. Mariou

Un voyage à Sarajevo, Zagreb et Belgrade, en avril 1996, pour répondre à la question « à quoi peuvent servir livres et littérature pendant une guerre ? » Les réponses, données par les écrivains, libraires et bibliothécaires rencontrés par Jean-Michel Mariou et Mireille Robin, traductrice de serbo-croate, se ramènent au fond à cet apparent paradoxe : « au pire comme au meilleur ». A tenir pendant le siège de Sarajevo, où les librairies étaient fréquentées sous les bombardements, où la revue littéraire *Odjek* sortait malgré tout, où le poète Abdulah Sidran déclare : « Ce n'est pas l'aide humanitaire qui nous a permis de survivre, mais les livres, l'humour, la musique. » Mais aussi à préparer la guerre, par les livres de haine et de mémoire revisitée, par les livres du poète Karadzic qui évoquaient de mythiques combats avec l'armée turque. On retiendra, à l'honneur des poètes, la « sorcière de Zagreb », M. Sergovic, accusée avec quatre autres femmes par les nationalistes de « violer la Croatie » et contrainte de quitter son pays, et puis l'entretien avec Velibor Colic (auteur de *Les Bosniaques*, et de *Chronique des Oubliés*, *Le Serpent à plumes*) : au moment où les Serbes attaquent sa ville, il prend une arme, pour la première fois, tout en se rendant compte « qu'il commet une erreur impardonnable vis-à-vis de lui-même », car une bonne part de ce qui se joue est un affrontement entre nationalistes des deux camps. Il attendra que les civils de sa ville aient tous été évacués pour quitter ce combat sans espoir et écrire, car « ce qui n'est pas consigné n'est pas advenu ».

L'un des actes d'écriture et d'humour les plus réconfortants de cette guerre ne figure pas dans ce beau film : les Serbes écrivaient sur les murs des édifices conquis « ici c'est la Serbie » ; ils l'avaient inscrit sur la poste de Sarajevo mais, la nuit, alors même que les combats se poursuivaient, quelqu'un alla ajouter : « non, crétin, ici c'est la poste ».

Jean-Claude Zancarini



Le Salon de musique

Satyajit Ray

Il existe pour illustrer ce second de nos cinq sens un grand nombre de films musicaux. Une comédie de Vincente Minelli, voire de Bob Fosse, eût donné l'écho de bouillonnements d'images et de sons. Le *Mozart* de Milos Forman ou le *Bach* des Straub, si éloignés, opposés, dans l'usage et la relation des vies de musiciens, auraient invité à s'interroger sur la création artistique. L'ensemble des films de Jean-Luc Godard, si étrangement pertinents dans leur composition sonore, aurait excité nos sens par son baroque janséniste. Le choix s'est porté sur un tout autre ailleurs, l'Inde, d'où est venu ce témoignage le plus beau sur la passion de la musique. Ni chanteur ni instrumentiste, le personnage principal

À 11h, café vidéo de l'abbaye

Steinbeck

du *Salon*, dilettante tragique, sera pour nous le passeur des plaisirs et des émotions les plus grandes : par sa lumière, par ses visages, par sa magnificence musicale, ce film mariera ce soir les subtilités asiatiques au cadre festif de Lagrasse.

Entre *Pather Panchali* (1955) – projeté l'an passé – et *Apur Sansar* (1959), troisième volet de la trilogie d'Apu, Satyajit Ray réalise en 1957 son troisième long métrage : *Jalsaghar – Le Salon de musique*. Il a trente-six ans et représente déjà le plus grand espoir d'un cinéma indien proluxe mais peu reconnu à l'étranger.

C'est par hasard, six ans plus tôt, sur le tournage du film de Renoir *Le Fleuve* que Satyajit Ray, publiciste cinéophile à ses heures, va décider de consacrer sa vie au septième art. La trilogie, mondialement reconnue, occultera quelque temps des œuvres comme *La Déesse* ou *Le Salon*, et ce n'est que depuis une quinzaine d'années que nous avons enfin accès à l'ensemble de ses films.

Le Salon de musique évoque les traditions aristocratiques des *zamindar*, grands propriétaires terriens de l'Inde ancienne. De somptueuses fêtes musicales sont l'honneur des nantis de ce pays, mais leurs coûts sont tels que les plus grandes richesses ne résistent pas. Biswanbhar Roy est le dernier descendant de ces lignées, il est au bord de la ruine. Dans ce monde d'apparence, il est désespérément attaché à la pompe ancestrale, non pour sa portée symbolique et sociale, mais pour sa richesse de sens.

La vue et l'ouïe, l'odorat sont alors convoqués, sous le lustre du salon, au plus beau des partages. Le plaisir des sens sert un adieu grandiose à un monde ancien. Comme dans *Le Guépard* de Visconti, une nouvelle bourgeoisie des affaires et de l'argent attend son moment ; et si le cinéaste juge la disparition de ce monde nécessaire, il ne laisse rien à ceux qui s'emploient déjà à singer les princes.

Christian Thorel

Le film de Michel Le Bris et Alain Gallet, *Steinbeck ou l'esprit des lieux*, resitue John Steinbeck (1902-1968) dans ses lieux de prédilection – la côte californienne, Big Sur, Monterey –, le suit dans ses vagabondages comme ouvrier agricole, manœuvre, soutier, terrassier, dans sa longue solitude sur les rives du lac Tahoe dans la Sierra Nevada. Ses livres dès lors prennent une épaisseur supplémentaire, qui vient de son intérêt pour la vie des « pauvres gens », les *paisanos* de *Tortilla flat* (1935), la bande des copains qui vit sur les marges de Cannery row, où se trouvent les conserveries de Monterey (*Rue de la Sardine*, 1944), les ouvriers agricoles de *En un combat douteux* (1936), les fermiers du *dust bowl*, chassés de leurs terres par la sécheresse et la crise qu'il décrit dans *Les Raisins de la colère* (1939), écrit en six mois après que *Life* eut refusé les reportages qu'il leur avait consacrés. Derrière cet intérêt jamais démenti pour la réalité, un mythe littéraire sans cesse présent, qu'élucide le film : un rapport très fort de Steinbeck avec les romans de chevalerie, les aventures des chevaliers de la Table Ronde, un point de référence littéraire et moral qui relie Jim, le militant révolutionnaire de *En un combat douteux* à Perceval et les aventures des *paisanos* de *Tortilla flat* aux quêtes chevaleresques. Le film insiste peut-être un peu trop sur un aspect secondaire : la petite guerre qu'il livre à la critique littéraire new yorkaise qui ne l'apprécie guère, même – et peut-être surtout – quand il obtient, en 1962, le prix Nobel de littérature. Mais l'essentiel est dans le récit de la vie généreuse de ce grand conteur d'histoires, persuadé jusqu'à sa mort que « l'esprit libre et curieux de l'homme est ce qui a le plus de prix au monde ».

Jean-Claude Zancarini

Brèves

Hier en début d'après-midi, séance de pose dans les vignes...



Cagnat

770896 Cagnat

Genève de 6
photo

plus fort, plus fort,
allez m'accompagnez
plus fort plus fort
allez
à Rome

Touriste avec
tabouret
pour filmer
de plus près
le chapeau
écritique
des petit
chitres.

BELLES
LETTRES
Colla
Guillaume Tude.

Vous ne savez
pas qui a écrit "Les
Sept de Thèbes ?"
- Les sets de table

Brèves

Histoires de vin

Dans le texte « Le goût des Corbières » du numéro 17 de *Corbières Matin*, consacré à Éric Sertour, sommelier et directeur d'un grand restaurant parisien, quelques assertions de fausses évidences méritent d'être discutées.

« Préserver le patrimoine national » semble une curieuse philosophie pour définir un travail qui vise à développer les différences dans les terroirs, l'assemblage des cépages, les combinaisons des saveurs nécessaires à l'élaboration d'un vin singulier. Ce terrible désir d'unicité, ce « singulier de majesté » est ici particulièrement mal venu.

Se féliciter d'une carte des vins qui « propose des crus de pays à moins de 200 francs » est assez scandaleux. C'est soutenir une politique qui vise à se payer sur le verre, à augmenter considérablement le prix des vins au restaurant, sous prétexte que l'on ne gagne pas d'argent avec la nourriture. Un vin de pays ou d'une appellation de terroir comme les Corbières est facturé au départ de la propriété entre 20 et 40 francs. Le trouver sur la carte d'un « grand restaurant » à plus de six fois son prix., loin d'être une prouesse, frise l'exploitation du pauvre client. Le vrai partage, c'est permettre à tous de goûter de bons produits au juste prix.

A. R.

La malédiction des frères Lumière

Le cycle de cinéma aux étoiles, qui se déroule depuis jeudi dernier dans la cour de la cave coopérative du village, est régulièrement perturbé par des problèmes techniques. Le matériel 35 mm loué à Marseille se révèle bien peu fiable. En attendant d'opérer une substitution salutaire, dès la fin du week-end, les projections relèvent parfois d'un quitte ou double dont nous nous serions tous bien passé. Le cinéma, qui a cent ans, fait ainsi parfois son âge...

J.-M. M.



Les doigts de la main

Clara Cernat s'est cassé le doigt. Cette nouvelle, qui n'aurait pas dû bouleverser grand monde, a tout de même considérablement pesé sur le déroulement du concert de musique classique donné samedi soir à l'abbaye de Lagrasse. Il faut dire que Clara Cernat est violoniste, et qu'elle devait répondre au piano de Thierry Huillet dans un répertoire très vivant, de Granados à Brahms. Le violon est ainsi conçu qu'on y a besoin de tous ses doigts. Thierry Huillet a donc assuré seul, et dans l'église de l'abbaye pour cause d'orage menaçant, un récital qui a beaucoup impressionné la centaine de spectateurs présents.

Grêle

« Les sarments sont hachés, et les raisins par terre... » Les trois vignerons qui discutaient, tôt hier matin sur la promenade, avaient la mine grise et les traits tirés des lendemains de catastrophe. L'énorme orage qui a épargné Lagrasse dans l'après-midi de samedi s'est effondré en mitraille de grêle sur les villages de Monze et de Pradelles, tout en haut du Val de Dagne. Des vignes sont dévastées, et la récolte détruite. La Préfecture de l'Aude devrait, dans les jours qui viennent, communiquer des chiffres précis sur les dommages occasionnés, un mois et demi avant la date prévue des vendanges, au vignoble des Corbières.

Nadeau

Ça avait bien commencé, vraiment bien. Le vieux monsieur indigne ne réservait pas son ironie mordante pour les autres, il savait se moquer de lui-même, de son métier, des auteurs, de comment va la littérature (« je ne dis pas qu'un livre à succès est forcément un mauvais livre... »), raconter des histoires avec talent (« mon lecteur d'espagnol travaillait pour un autre éditeur... Il me disait : « Ah non ! Cortazar, ce n'est pas un auteur pour vous... »), parler avec émotion de ses amis (« un jour Sciascia, auquel je conseillais de trouver un autre éditeur qui puisse lui assurer de meilleures ventes, me dit : Non, vous allez continuer à publier mes livres, avec mon argent »), faire l'éloge de « l'honnê-

teté banale » qui est à la base de sa morale d'éditeur et de rédacteur en chef de revue, *La Quinzaine Littéraire*.

Et puis, vers la fin, un auditeur lui a demandé quel effet cela faisait de vivre entouré de « grands esprits » et il a répondu, sans éluder la question, que « c'étaient eux qui légitimaient [sa] vie », qu'être l'ami de grands écrivains était une chose très importante pour lui ; il a ajouté, dans une incise : « ce n'est pas que les femmes de ménage ou les concierges... » en laissant sa phrase en suspens. Bref, il nous fait le coup du monde à part, de la grande famille des hommes de lettres, si différents des autres... et à ce moment-là, dans cette brèche de son

discours, René Depestre, qui assistait au débat, s'est cru obligé d'en rajouter un peu, de faire avant l'heure l'éloge funèbre de Nadeau : « Vous êtes un contemporain considérable, lui a-t-il dit, vous êtes un maître » et il a ajouté ce scoop : « Nadeau m'a aidé à me déstaliniser », qui laissa pantois Nadeau lui-même, l'amena à rappeler opportunément qu'ils s'étaient vus la première fois à La Havane et à exprimer par quelques mimiques expressives qu'il n'était pas lui-même certain « de ne pas avoir été dupe du régime de Fidel Castro ». Le débat prend fin, on applaudit, on s'en va, ravis d'avoir, le temps d'un dérapage, côtoyé des hommes de lettres, de grands esprits.

Jean-Claude Zancarini



Colloque

φιλοσοφία

Les dilemmes du plaisir

par J.C. Milner

I. Sur le plaisir, on peut proposer trois thèses :

1. Il n'y a de plaisirs que matériels.

Autrement dit, la cause du plaisir est toujours une matière.

2. Il n'y a de plaisirs que corporels.

Autrement dit, quel que soit le point de matière d'où le plaisir est causé, l'effet de plaisir s'écrit dans l'alphabet du corps (c'est-à-dire aussi dans le langage, qui suppose le corps et que le corps suppose).

Corollaire : un corps ne peut être cause de plaisir pour un autre corps que par ce qu'il a de matériel (c'est-à-dire aussi par ce que le langage saisit de lui).

3. Tout plaisir est au point de relation entre une parcelle de matière (cause) et un lieu du corps (effet). Pour qu'une telle rencontre soit possible, il faut qu'existe une nature, c'est-à-dire un ensemble commun à quoi appartiennent au même titre la matière et les corps. Autrement dit :

Tout plaisir est naturel.

II. Or, les plaisirs relèvent des qualités. Seule la qualité d'une matière (le lourd/le léger, le chaud/le froid, le sucré/le salé, le blond/le brun, le symétrique/le difforme, l'intelligent/le stupide, etc.) peut causer du plaisir. Quant à l'effet de plaisir, il s'écrit au lieu du corps comme une qualité de ce corps (le tendu/le détendu, l'excité/le calme, le tumescent/le détumescent, le plaisant/le douloureux, etc.).

III. Une chose est une somme de qualités. La stabilité d'un monde, c'est la stabilité de la relation de prédication entre chaque chose et ses qualités. Tel est le monde que parcourent les dichotomies platoniciennes ou les syllogismes aristotéliens : les qualités y sont les adjectifs, et les choses, les substantifs. Le fait vaciller tout épisode où l'on pourrait entrevoir que rien n'assure les relations de prédications.

Un épisode de cet ordre est l'amour. Car l'énigme de l'amour réside en cela même : à la différence du plaisir, il n'a pas pour cause une qualité existante ; bien au contraire, il est lui-même cause des qualités. Telle est la thèse de Platon. Pour soutenir que l'Amour soit source de toutes les qualités possibles, il lui faut soutenir aussi qu'à l'Amour, de structure, soient attribuables des qualités contradictoires. Jusqu'à Proust, platonicien moderne, opposant les voies imaginaires de la prédication et du monde possible (plaisirs et amitié) aux voies réelles de l'imprédictable et de l'univers infiniment impossible : aimez ce qui jamais ne vous plaira.

Telle est la thèse, inverse et symétrique, de Lucrèce : on n'aime pas une femme parce qu'elle est belle, mais elle est belle parce qu'on l'aime. Et pourquoi aime-t-on ? parce que l'on voudrait qu'un corps puisse être cause de plaisir. Mais c'est là ce qui ne se peut.

Car un corps ne pourrait produire de plaisir pour un autre corps que s'il devenait qualité de cet autre. Mais pour cela, il faudrait la fusion des deux corps. Or, la fusion est impossible (on retrouve là la thèse matérialiste fondamentale : le corollaire que un se divise en deux, c'est que deux ne peut devenir un). Conclusion : aucun plaisir ne peut venir à un corps d'un autre corps. Autrement dit, jamais l'amour ne sera le moyen du plaisir (sauf à le transposer, par résignation, en une technique : c'est l'*ars amatoria* d'Ovide, continuateur de Lucrèce quand Auguste

aura simultanément suspendu les guerres et les libertés). Autrement dit encore l'amour est la stricte image inversée du plaisir (comme chez Marx l'idéologie l'est de la vérité). On comprend alors le dilemme antique (Hercule à la croisée des chemins) : l'amour et le plaisir ne peuvent être réels tous les deux ; si le plaisir seul est réel, alors l'amour est fantasmatique et il faut y renoncer ; si l'amour seul est réel, alors il faut renoncer au plaisir.

Quand on a compris cela et qu'on a choisi le plaisir, on a compris que le plaisir ne peut venir que de quelque matière. C'est le moment épicurien. Mais l'atomisme y a éliminé les qualités. Le plaisir est donc strictement quantitatif : il est dans la juste mesure. La règle de cette juste mesure est donnée par le corps individué et très précisément délimité. Le plaisir a donc pour règle l'expérience du corps en tant qu'il est comme un atome de l'univers, idéalement singularisable en celui-ci. Le plaisir est toujours le rêve d'une séparation (*suave mari magno*).

IV. Mais la science moderne énonce que la matière est sans qualités. Ou comme le dit Whitehead : « La nature est inodore, incolore, insipide, un va-et-vient de matière insignifiant. » Il y a donc un paradoxe moderne du plaisir : il requiert à la fois la matière et les qualités. Or, l'un des deux termes toujours lui fera défaut.

On comprend alors que les modernes aient toujours choisi l'amour contre le plaisir et que l'épicurisme, apparemment si connexe à Galilée, ait dû toujours céder le pas aux postulations platonisantes. Ou chrétiennes. L'incarnation et la transsubstantiation n'enseignent-elles pas que les qualités et la substance sont séparables ? C'est bien pourquoi l'on peut dire à bon droit que le Dieu de l'Eucharistie est amour : comme l'Amour du Banquet, il jongle avec les qualités. Alors qu'on ne peut pas dire que ce Dieu-là soit plaisir.

V. Traiter du paradoxe moderne du plaisir, c'est tout d'abord répondre à la question : qu'en est-il des qualités dans l'univers moderne ?

La réponse générale est claire : les qualités, disjointes

de la matière, n'ont pas de place dans l'univers. C'est donc poser la qualité et le plaisir qu'elle cause en objet d'une quête impossible. C'est ce qu'on peut appeler le Graal moderne.

Il arrive certes que le Graal prenne figure, fugitive et voilée. Dérobée à l'univers mathématisé, la qualité se rassemble alors en un objet unique qui ne peut subsister qu'à évoquer la disparition de l'univers et qui fait de sa propre disparition la condition d'existence de quelque univers que ce soit : la plus-value de Marx (signifiant de l'incalculable qualité dans les chaînes du calculable), le Snark de Lewis Carroll (qui n'est jamais qu'un Boojum), le Temps de Proust (les qualités n'existent que perdues), le coupable de Sherlock Holmes (connu par ses seules qualités), le condamné à mort de Genet, l'objet (a) de Lacan.

Or, le plaisir requiert les qualités et il requiert la matière ; il n'a donc qu'une seule cause adéquate : ce qui dans la matière est impossible à la matière. De là vient que dans l'univers moderne, le plaisir est recherche et que toute recherche (y compris celle du Temps perdu) est recherche du plaisir.

VI. Bref, l'univers rend le plaisir impossible, comme il rend la vie impossible. Et pourtant, on y vit. De même y trouve-t-on, d'une manière ou d'une autre, du plaisir. C'est qu'à l'impossible, on peut toujours répondre par une transaction. Les noms majeurs de la transaction sont au nombre de deux : la marchandise et le corps.

On ne comprend rien au *Capital* si l'on n'y discerne pas une doctrine critique des qualités. Un traitement des qualités qui les rende à la fois saisissables et compatibles avec la science. L'ensemble de la réalité, dans le chatolement du divers, s'inscrit dans la forme-marchandise. Que la marchandise soit une forme, cela veut dire qu'il n'y a pas d'au-delà substantiel de la valeur d'usage et de la valeur d'échange ; or, la valeur d'usage absorbe tout, je dis bien tout, ce qui des qualités demeurerait dans l'univers galiléen. Du même coup, en vertu des lois de la forme-marchandise, les qualités sont réduites en valeur d'échange et se laissent saisir par un équiva-

Colloque

λ ο σ ο φ ι α

lent général. En bref, les marchandises ne sont rien sans les qualités, les qualités, au sens propre, ne comptent qu'abolies et dissoutes dans une équivalence.

Dans l'Univers de la science, la marchandise de Marx est le nouage entre une matière sans qualités (valeur d'échange) et des qualités sans matière (valeur d'usage). Conséquemment, la marchandise comme valeur d'usage intègre toutes les causes possibles d'un plaisir. Un pas de plus et l'on rencontrerait la doctrine la plus largement acceptée aujourd'hui, l'hypothèse dont le sujet moderne se détourne avec horreur et qui pourtant incessamment l'attire : il n'y a de plaisirs que marchands. Reste l'hypothèse d'une irréductible exception, d'une Qualité qui subsiste dans l'Univers, et cependant résiste à l'arasement de l'échange marchand. On aura reconnu la force de travail et la plus-value comme Graal matériel. Propositions synonymes : le nouage de la matière et des qualités était en cross-cap ; la plus-value est l'objet (a) de Marx.

En même temps que se constitue la transaction marchande, se constitue le corps moderne comme enclave incluse en exclusion interne à la matière. Plutôt qu'au cross-cap, on songe à la bouteille de Klein, qui brouille intérieur et extérieur.

Dans le corps, ce qui permet la transaction est la sexualité. Entendons la sexualité moderne dont Foucault avait entrepris l'historisation. Auprès du corps qualifié, elle représente le sans-qualités de la matière ; auprès de la matière séparatrice, elle représente le corps en tant qu'il ne se réduit pas à un entrecroisement de processus non-qualifiés et en tant qu'il peut nourrir les demandes de réunion. Au registre sexuel, les qualités du corps subsistent, mais amincies, fragilisées, contingentées, jusqu'à permettre que n'importe quelle qualité ou même l'évanouissement de toute qualité en viennent à supporter ce qu'il y a d'irremplaçable dans telle qualité, cause nécessaire et suffisante de tel plaisir d'élection. La sexualité, c'est ce qui permet que n'importe quoi incarne l'insubstituable. Comme la religion de Feuerbach est l'esprit d'un monde sans esprit, la

sexualité moderne est la qualité d'un univers sans qualités. La sexualité est au point de nouage entre matière et corps. Elle est ce par quoi du plaisir subsiste dans l'univers. D'où l'on conclut en synonymie qu'il n'y a de plaisirs que corporels et de plaisirs que sexuels.

Désormais, toute doctrine moderne d'un plaisir consistera, en tant qu'elle est moderne, à déplier la généalogie qui le rapporte au sexuel et à déployer les moyens qui permettent d'en faire quelque chose qui s'achète ou se vend. Réciproquement, la généalogie de la sexualité moderne – tel était le dernier programme de Foucault – consiste à reconstituer les déplacements successifs du plaisir, dans un espace où se construira progressivement l'espace d'un commerce.

VII. Ce serait un programme intéressant que de parcourir les variantes nombreuses et instables de la solution transactionnelle. On y trouvera toujours un traitement de la sexualité et des objets de vente.

SADE :

L'axiome initial dérive de Descartes. Dans l'univers, la matière a perdu toute qualité. Première conclusion : dans un tel univers, aucune matière ne peut susciter un plaisir. Deuxième conclusion : seul un corps peut susciter le plaisir d'un autre corps.

Mais on découvre alors que le corps non plus n'a pas de qualités. Ou plus exactement, que les qualités s'y résument à un résidu cendrex, qu'on appellera plus tard la sexualité. De là naît l'exercice spirituel sadien : le plaisir doit être disjoint autant que possible des qualités ; il doit donc être disjoint des objets et singulièrement du luxe marchand prodigué par la civilisation ; la frugalité spartiate et rousseauiste prend la forme de la rigueur sexuelle.

L'annulation du marché est un moment obligé du processus ; tout comme Lycurgue avait banni le commerce de la vertueuse Sparte, de même le maximum de choses doit être gratuit dans les châteaux sadiens (c'est bien pourquoi l'essentiel se passe entre gens nobles et riches ; la dimension du salaire, du prix,

φιλ

des gages est à éliminer). Épuré de tout agrément retiré d'une matière qui ne soit pas un corps, l'effet de plaisir doit être ramené à la pure et simple excitation sexuelle. Épurée de toute qualité, la cause de plaisir n'admet comme qualité que la pure et simple expérience de la différence d'un corps à un autre.

La division des corps est dès lors l'axiome irréductible du plaisir ; ce qui est une autre façon de dire que l'axiome du plaisir est sexuel ; mais comment être assuré qu'on n'a pas infecté le plaisir d'une qualité parasite, venue de l'imagination ? Il y faut un garant passionnel, ce sera la contrainte et la souffrance. La souffrance corporelle de l'autre garantit qu'il est un autre corps, à condition du moins que je n'en ressente aucune compassion, mais qu'au contraire j'en retire quelque joie. Dans cette joie qu'un sujet pourvu d'un corps ressent devant la souffrance physique d'un autre, il faut reconnaître une passion transcendante : le strict analogue du respect kantien. La distance qu'elle suppose doit confirmer la distinction des corps pour que d'aventure, quelque plaisir naisse dans l'univers de Newton, loin du marché.

FREUD :

Il part d'un axiome analogue à celui de Sade, mais il y ajoute un théorème supplémentaire : le corps se métaphorise et se métonymise. C'est la théorie du fétichisme. Elle déploie la généalogie qui permet de rapporter tout plaisir à sa légitimation sexuelle. Par là, tout objet peut être objet de plaisir pour peu qu'une de ses qualités (le velouté, l'humide, le suave) figure les qualités d'une partie du corps sexué. Or, le geste est décisif, car on récupère ainsi le monde du luxe, c'est-à-dire le magasin entier des marchandises : toute parcelle de matière est inscrite comme fétiche sexuel possible au même titre qu'elle est inscrite dans la forme marchandise. Le fétichisme freudien restitue ce que Marx dissimulait quelque peu : le monde du *Capital* comme un monde où se décèlent quelques causes possibles d'un plaisir. Le bourgeois moderne comme fétichiste polymorphe. On voit que l'anneau intermédiaire est une rhétorique : métaphore et métonymie. Il est vrai que tou-

jours le langage a permis de contourner la barrière des corps. Mais chez Freud, cela va plus loin ; à l'impossible lucrétien de toute fusion atomique, on opposera la thèse freudienne sur le langage : dans le langage, il peut arriver que deux devienne un (sens opposé des mots primitifs, ambivalence etc.). Mais si deux peut devenir un dans le langage, alors la séparation réelle des corps sexués n'entraîne pas que la souffrance soit nécessairement le dernier mot du plaisir.

À une condition : que le langage devienne un des moyens du plaisir. Autrement dit, il n'y a de plaisir non-sadien que par le langage.

Que les corps soient traités par le langage, cela porte un nom : civilisation en français, culture dans toutes les autres langues. On peut donc résumer Freud : il n'y a de culture que des plaisirs, il n'y a de plaisirs que de culture. Mais aussi il n'y a de culture que bourgeoise et marchande, il n'y a donc de plaisirs que dans ce qui s'achète et se vend. Précisément parce qu'il n'y a de plaisirs que corporels, il n'y a de plaisirs que cultivés et si l'on s'attache à la séparer de la culture, la nature est l'impossible du plaisir. Le sténogramme de ce théorème est le cigare. Parce qu'il peut s'acheter (et de préférence assez cher). Parce qu'il est artifice. Parce qu'il est artifice dangereux et fauteur de maladie pour le corps.

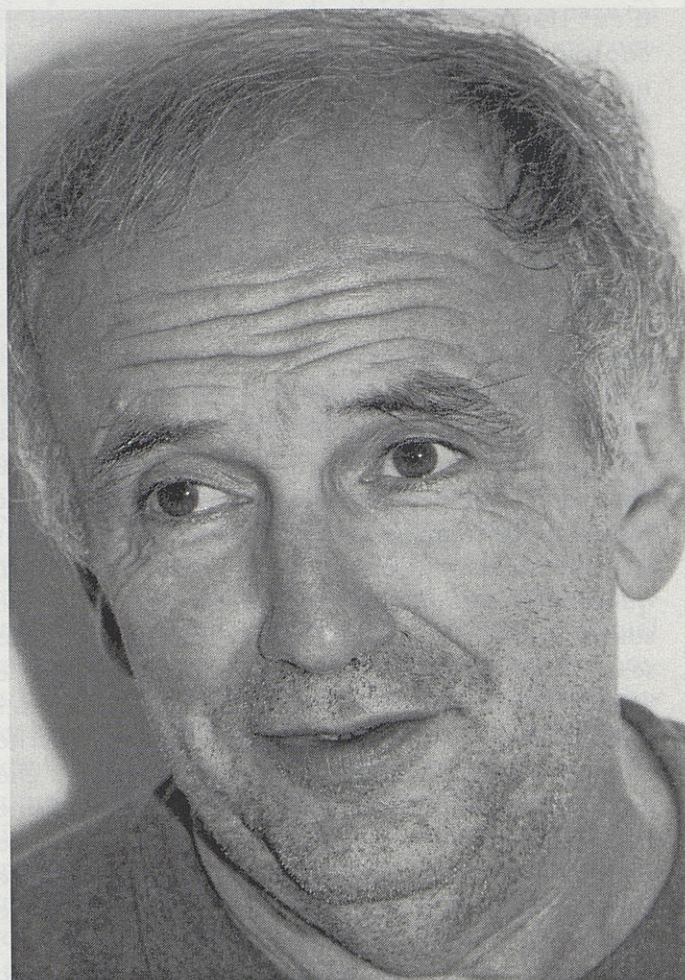
VIII. Amer dilemme : dans l'univers, le marché est-il donc la clé du plaisir des corps, la seule possibilité que le plaisir d'un corps n'ait pas pour moyen majeur l'oppression minutieuse et détaillée d'un autre corps ? Ou n'échappe-t-on au marché que pour aller vers Sade ? Ou n'échappe-t-on au dilemme que par l'amour, c'est-à-dire, une fois de plus, par le hors-univers ?

J'avancerais volontiers que Foucault n'a cessé de parcourir le dilemme ; de la Californie, libéral magasin des plaisirs et des corps, à l'Iran, figure passagère, mais affirmée, de l'oppression soigneuse, en passant par les boutiques d'accessoires SM. J'avancerais aussi qu'on peut et doit en sortir.

Portrait

Le plaisir d'enseigner

Transformer toutes les contraintes en instruments nouveaux de connaissances et de plaisirs : c'est la devise de Claude Marti, poète et chanteur, mais surtout, passionnément, maître d'école.



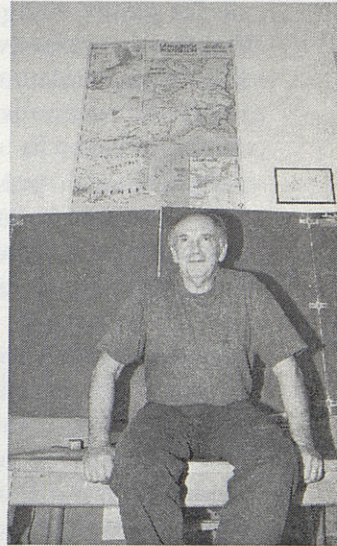
Je ne l'avais plus vu depuis vingt ans. Le choc de la rencontre est toujours le même ; la présence de l'homme, sa force, le torse d'haltérophile, le regard droit, la voix rocailleuse, le timbre imperceptiblement usé, à la mesure des cheveux rares et de la barbe qui grisonne : Claude Marti, chanteur occitan, militant infatigable et instituteur à Couffoulens dans l'Aude.

Je pense à Jacques Brel, et à sa peur du temps qui passe : « Mourir la belle affaire, mais vieillir, ah vieillir. » Marti n'a pas vieilli, il n'est pas mort, il enseigne encore : une classe de 17 à 20 élèves, de la maternelle au CM2, l'éveil à la vie d'une bande de gosses, entre 5 et 11 ans. « Instituteur, c'est un des métiers les plus libres du monde. Tu es ton propre maître, un chef d'orchestre qui doit faire jouer ensemble tous les élèves. Tu sais où tu dois aller, libre à toi de faire ton chemin. Mon but aujourd'hui, c'est d'arriver à ce que les gamins, plus loin dans leur existence, se souviennent de ce moment, de ce temps passé dans la classe, comme de la plus belle période de leur vie. »

L'école, c'est finalement la grande affaire de Claude Marti. Dans les années soixante-dix, après le Larzac, les grandes manifestations viticoles, le premier essor des revendications occitanes, il a longtemps hésité à rendre son tablier. « C'était difficile de gérer le temps, la classe, les tours de chant, quatre à cinq par semaine, les réunions occitanes, les meetings, les manifestations, notre maison d'édition Ventadorn à

faire vivre, les disques à ranger dans les pochettes, les listings d'adresses à envoyer, tout ce travail militant avec Rouquette, Marie Rouanet et Bernabeu. La famille que l'on néglige, les gamins que l'on ne voit pas grandir. J'ai eu la tentation de prendre un congé de l'Éducation nationale, de me consacrer à la musique. Et puis j'ai dit non, je ne me voyais pas abandonner mon village. Je suis arrivé à Couffoulens en 1971, et depuis je suis comme une arapède, collée à mon rocher. »

L'école reste la grande affaire de la vie de Marti. Dans ce pays meurtri – dans son âme plus encore que dans sa chair – où le sentiment de la perte n'est pas celui de la richesse passée, mais celui d'une musique oubliée, d'une qualité de vie, d'une humaine richesse dévastée par le temps, croire encore à l'éducation, au lien entre les générations peut paraître une étrange gageure. C'est le sens du combat quotidien de Claude. « Aujourd'hui j'ai envie de remonter la mémoire à des milliers d'Audois bon teint, graines, comme moi, de « barraquets », de « cagarols », d'« Espades »... Moi, quand j'étais petit, j'allais à l'école première, celle des grands-parents. J'avais pas cinq ans, je savais déjà où habitaient le Père Noël et les Rois Mages : ils vivaient là-bas, de l'autre côté des montagnes, dans un endroit encore plus grand que Carcassonne : l'Espagne... » Papé Luis savait ces choses-là, il pouvait aller dans les



Portrait

siècles passés, voyager au-delà des frontières, à cause des livres : « Des livres, il n'en possède pas des milliers, Luis. Seulement quelques-uns, des bien épais, reliés de carton rouge : *L'Astronomie populaire*, *Le Monde d'avant la création de l'homme* de Camille Flammarion et puis du Victor Hugo, du Sébastien Faure, du Jules Vallès, du Francisco Ferrer qui voulait que l'univers tourne autour des enfants. »

Le plaisir d'avoir appris, aux côtés de ses grands-parents espagnols, dans la classe de M. Rossignol, l'institut bicéphale, rond, agile, souple et tout sourire à la récré au moment du foot, mais anguleux, inflexible, sitôt rentré en classe : on ne rigole pas avec les matières fondamentales. Claude Marti veut aujourd'hui transmettre cela à ses élèves. Pour parler d'histoire ou de géographie, il ouvre les fenêtres de son école : « Ici, nous sommes dans un lieu qui a une histoire particulière, un lieu où nous marchons sur la culture et la langue occitanes. Autour de moi, avec les enfants, je vois lo Pech dals Lops, la Malapeira, lo Pech de Luc... Souvent les événements ont leur origine ici même. Comment faire l'histoire du Moyen-Âge sans les châteaux, la Cité de Carcassonne, les œuvres littéraires comme la *Cançon de la Crosada* ? » L'école vivante, liée à la vie des gens, les méthodes Freinet, « un homme bon », il connaît, et s'enrichit comme ces cuisiniers qui goûtent tous les plats, des expériences pédagogiques les plus pointues. Mais

Marti ne veut exclure ni le rôle des textes, ni les douleurs quotidiennes de son enseignement. « Les livres, il faut faire comprendre aux enfants que c'est de l'or, qu'ils contiennent un trésor qu'ils doivent découvrir. » Transformer toutes les contraintes en instruments nouveaux de connaissances et de plaisirs est sa devise : « Quand des gens de la télé viennent pour filmer le chanteur, je les amène toujours dans ma classe, pas pour frimer mais pour la joie et l'édification des enfants, pour qu'ils puissent jouer autour de l'image, qu'ils cassent son mystère. » Le monde extérieur fait parfois irruption brutalement dans la classe : Le jeudi 4 mars 1976, Marti était avec ses élèves face à la Malepeyre. Avec des théodolites de leur fabrication, ils mesuraient des hauteurs angulaires. Pourtant cette sortie ne ressemble pas aux autres. Les fils de viticulteurs, ils sont cinq, ils se sont serrés en groupe et se parlent à voix basse avec une gravité qui n'est pas de leur âge. « Mon père y est allé, dit Laurent. Mon père pareil, dit Pierre. » Ils évoquent la manifestation qui doit avoir lieu à Narbonne pour demander la libération de deux viticulteurs Olive et Domenech, emprisonnés à Bourg-en-Bresse. À Montredon, manifestants et C.R.S. s'affronteront violemment, il y aura deux morts : le commandant Le Goff et le vigneron Pouytés. Dans le plaisir du contact direct avec les fils de ce pays qu'il aime tant, se glissent les douleurs de la vie qui va. Il n'y a plus de murs et l'ombre de la mort entrera dans le préau, rendant plus graves les jeux d'enfance.

Claude Marti est depuis vingt-cinq ans instituteur à Couffoulens, « tanqué » dans cette terre de Corbières qu'il continue à faire vivre dans ses chan-

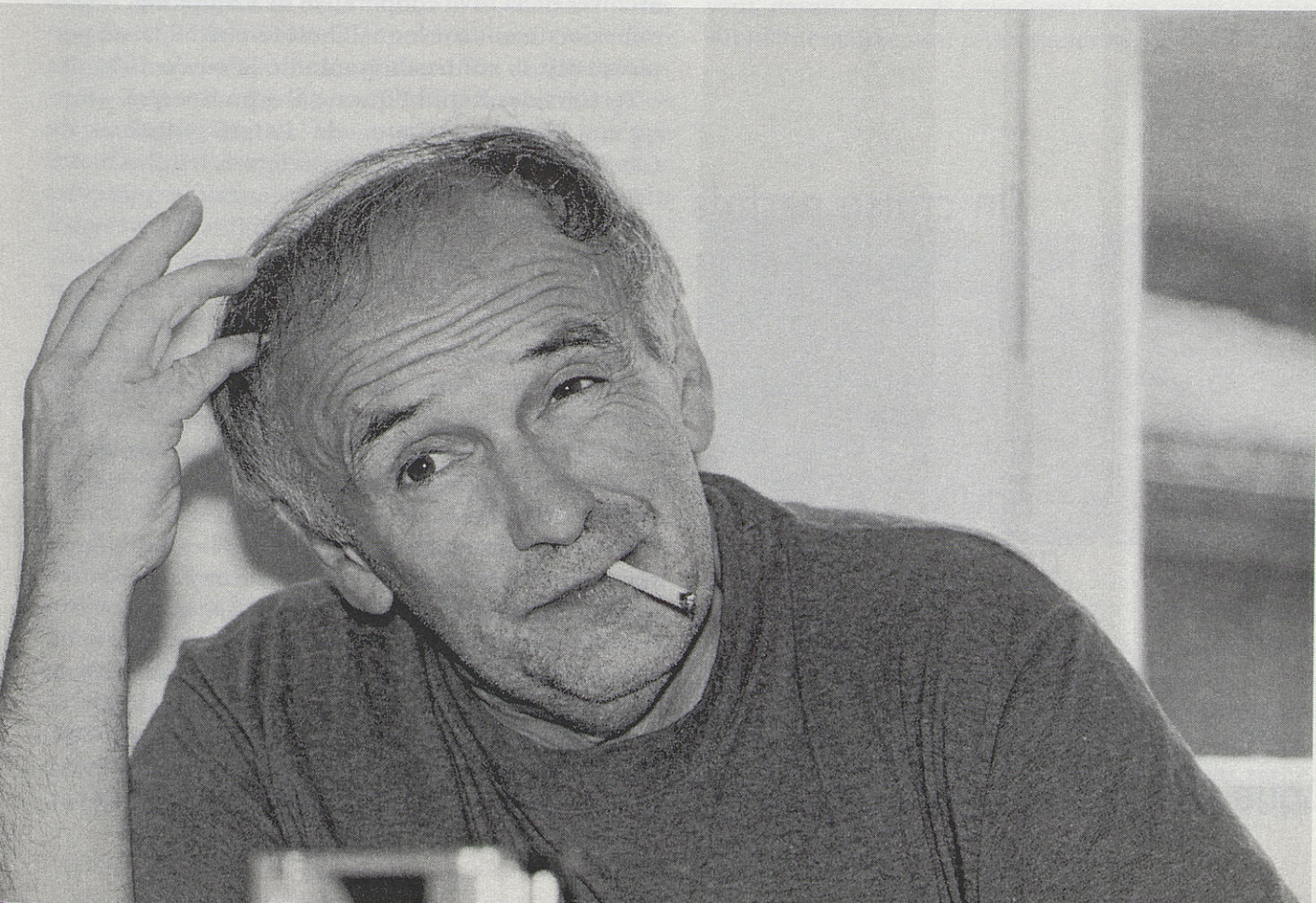
sons. Il sait que les mots et les notes ne changeront pas le monde, mais qu'elles peuvent aider à mieux le comprendre, à donner des clefs pour mieux le pénétrer. Dans le grand carquois de ses plaisirs, il ajoute aujourd'hui une flèche, l'écriture : la chronique qu'il publie chaque semaine dans *La Dépêche*, le livre d'histoires qu'il est sûr maintenant de finir un jour. La fatigue parfois guette, la voix se fait encore plus rocailleuse, et puis l'œil s'allume toujours quand les vieux compagnons sont là. La camaraderie occitane, les vigneronniers fiers et aussi « le soixante-huitard », qui jubilait sous le soleil, rêvant d'un monde où tout aurait désormais sa vraie place. « Dans les écoles, alors, on ne marquerait plus d'âge sur les registres d'appel car serait reconnu à chaque enfant le droit de se bâtir à sa propre vitesse. » Ce rêve d'école, l'instituteur Marti ne le connaîtra peut-être jamais, mais toujours il revient à ce plaisir d'enseigner qui donne tous les jours sens à sa vie.

« Mon plaisir, c'est cet échange permanent avec la jeunesse, et le renouvellement constant de cet échange par la présence, en classe, d'enfants sans

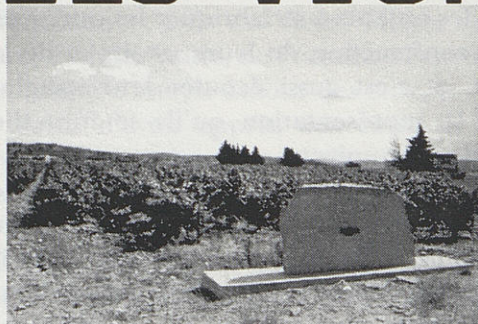
cesse différents. C'est la découverte avec les enfants de ce qu'ils sont eux-mêmes, en tant que mondes uniques, ce qui leur permet d'aller ensuite vers ces mondes uniques : les autres. Le plaisir d'enseigner, c'est aider les enfants à se fabriquer les outils nécessaires à la construction de leurs savoirs et de leurs savoir-faire, et c'est aussi écouter leur imaginaire propre et la représentation qu'ils se font d'eux-mêmes et de leur univers. »

Comme le cuisinier heureux qui reçoit les félicitations des convives satisfaits, Claude Marti a eu la preuve des échos que son enseignement a éveillés. Pour le mariage de son fils, il a organisé une grande fête dans la cour de l'école et il a invité tous ses anciens élèves : il en est venu cinq cents, la quasi totalité. « La reconnaissance de la valeur de ton travail, un vrai bonheur. »

Alain Raybaud



LES VIGNES SINGULIÈRES



Roger Smyrna

On croise parfois
en Corbières
des vignes qui disent
plus que le travail et le vin
qu'elles donnent.
Des vignes singulières
qui, plus que tout,
racontent l'histoire
de vigneronns qui cherchent
à voir plus loin
que le bout de leurs rangées...

Le jeune historien australien n'en est pas revenu. Lorsqu'il a ouvert, pour la thèse qu'il prépare sur « la Révolution Française dans les Corbières », les archives de la cave coopérative de Camplong, le premier document sur lequel il est tombé l'a laissé perplexe. Sur la contre-étiquette de la cuvée 1984 des « Terroirs des Républiques », il a pu lire que « lorsqu'en 1789, le Comte de Latgé, seigneur de Camplong fût dépossédé de ses terres, les plus nantis des villageois s'empressèrent d'acquérir les pièces les plus riches. Il ne restait plus aux petits paysans qu'à défricher les parcelles les plus pauvres que le seigneur laissait incultes pour s'adonner à son loisir favori : la chasse. » Le problème, c'est qu'en 1789, il ne s'est rien passé de tout ça, et qu'il faudra attendre 1830, quarante ans plus tard, pour que dans le souffle des *Trois Glorieuses*, se noue l'affaire des Républiques : un coteau communal, pelé comme un genou, que les plus démunis vont se partager pour y planter de la vigne.

1830 : sur l'ensemble du territoire, Louis-Philippe rétablit le drapeau tricolore comme emblème national, et fait élire les municipalités. À Camplong, on décide symboliquement d'offrir aux habitants les plus pauvres un grand terrain communal, un plateau calcaire qui surplombe le village : 96 parcelles de 12 ares chacune naissent ainsi, de la volonté du peuple soulevé. 96 Républiques, lopins libres et indépendants, que chacun plante de vignes. Ces Républiques,

elles existent encore aujourd'hui, sagement rangées sur un flanc de coteau. Elles sont toujours propriété des familles de Camplong, qui les cultivent fièrement, même si elles se trompent encore parfois sur leur date de création... « Dans le village, explique Odile Denat, directrice de la cave coopérative, la mémoire collective s'est fait une autre histoire. Pour les gens, c'est la Révolution qui a redistribué les terres, alors ils ont dit spontanément « ça date de 1789 ». En réalité, en 1789, ce sont les gros bourgeois qui ont récupéré les terres, pas les pauvres ! » Depuis longtemps, au beau milieu de cette terre socialiste, le village de Camplong vote communiste plus souvent qu'à son tour, et les traditions collectives, progressistes, y sont vivaces. C'est donc tout naturellement qu'en 1984, la cave coopérative a voulu mettre en avant ce patrimoine original. « Depuis toujours, le vin de qualité est associé à l'idée de privilèges, de château. Ça, dit Odile Denat un sourire en coin, ça vient des Anglais et de la tradition bordelaise. Nous, ça nous plaisait d'aller à contre-courant. On a donc lancé une cuvée intitulée d'abord *Vin des Républiques*, puis *Terroirs des Républiques*. Une cuvée spéciale qu'on a vendue de 84 à 91. Mais autant ça plaisait aux particuliers, à qui on envoyait un texte dans lequel on expliquait notre démarche, autant les restaurateurs sont restés méfiants jusqu'au bout. Ils disaient que la République, ça ne faisait pas noble, ça heurtait les gens ! À tel point qu'on a été obligé d'arrêter ! » Depuis, le vin républicain s'est trouvé une autre cause. La cave de Camplong, toujours en quête d'idées à remuer, s'est associée au Comité Catholique contre la Faim et pour le Développement, et commercialise une cuvée *Terre d'avenir*, dont les bénéfices (200 000 F en quatre ans !) financent les actions, à Antsirabé sur les hauteurs de Madagascar, d'une organisation non gouvernementale malgache d'aide au développement rural. « Avec l'argent, ils reboisent, ils alphabétisent, mais notre volonté, c'est de créer un échange plus riche encore : par exemple, ils ont un problème avec les murs de soutènement des terrasses sur lesquelles ils installent leurs rizières, et quand ils sont venus, ils ont été très impressionnés par nos murs en pierres sèches. Ils vont donc venir ici pour apprendre cette technique de construction ;

par ailleurs, ils se sont déjà beaucoup inspiré de nos structures coopératives pour monter un syndicat des eaux. » Gilles Pau, le président des Vignerons de Camplong, se fend d'une lettre à chaque client qui commande cette cuvée. « En choisissant ce vin, fruit de la terre et du travail des hommes, vous faites un geste généreux en faveur d'une forme originale de coopération entre les peuples qui peuvent ainsi, par-delà les frontières, travailler dans une même fraternité. »

À l'autre bout des Corbières, l'ombre fraîche des grands châteaux cathares a toujours porté sur le petit village de Cucugnan. Les traditions de lutte et de résistance s'y sont confortées. L'été de 1981, comme dans beaucoup d'autres endroits des Corbières, a été particulièrement riche en enthousiasme. Le 11 juillet, la population, réunie autour de Jean-Marie Mounié, maire du village, plante sur 30 ares les six cents pieds de la « vigne des enfants ». Dans les semaines qui suivent, devant le succès grandissant, trois cents souches supplémentaires sont mises en terre. « Nous voulions



sensibiliser les enfants à la vigne, à ce beau métier de vigneron qui est toujours menacé. » Quinze ans plus tard, Jean-Marie Mounié est toujours maire, et la vigne a grandi. « L'idée était simple : il suffisait qu'un enfant nous écrive, et nous plantions pour lui un pied de vigne. On lui envoyait un diplôme de vigneron, et il pouvait venir quand il voulait voir sa vigne, sa souche. La presse a beaucoup parlé de notre ini-

tiative, et on a reçu des demandes de l'Europe entière. Des gens très touchés par l'idée. Je me souviens par exemple de la lettre d'un Marocain qui écrivait : « Je n'ai jamais rien possédé de toute ma vie. Je voudrais que ma fille ait au moins un pied de vigne quelque part. » Ou cet homme, qui disait : « J'ai découvert votre région pendant les vacances. Aujourd'hui une grave maladie m'emporte, et je sais que je n'y reviendrai jamais. Aussi, j'aimerais faire ce cadeau à ma fille. » Cet homme est mort, et pendant des années, sa mère venait au printemps avec la petite. Elle offrait un goûter aux enfants des écoles. Là encore, c'est la cave coopérative des Vignerons de Cucugnan qui gère ce patrimoine. Le raisin planté est un raisin de table, un Muscat de Hambourg aux grains croquants. « On a préféré un raisin de dégustation, même si les premières années on a essayé de faire du jus de raisin. » Aujourd'hui, l'instituteur fait participer les enfants de l'école aux grandes étapes des travaux de la vigne. Au mois d'octobre, ce sont eux qui vendangent, qui mettent très soigneusement

battre ensemble en observant la mobilisation autour de la vigne des enfants. Là, on sent que ça repart, les gens ont envie de relancer d'autres idées pour mieux la faire vivre. »

Au nord des Corbières, dans la plaine de Lézignan, c'est le prétexte du bicentenaire de la Révolution Française qui a mobilisé en 1989 les vignerons de Ferrals traumatisés par l'arrachage, en quelques années, de 10 % de leur vignoble. André Mercier, qui était à l'époque président de la cave coopérative, parle en ces termes : « Nous voulions faire un acte de foi pour la viticulture. Nous avons planté une « vigne de la fraternité » sur un terrain municipal. 1600 pieds de vigne que, depuis, nous travaillons et récoltons en commun. La « cuvée de la Fraternité » a d'abord été vendue au profit de la lutte contre le cancer, et depuis cinq ans, nous sommes partenaires du Téléthon, à qui nous reversons tous les bénéfices. » Au carrefour de la route de Lézignan, à la tête des premières rangées, une stèle de pierre commémore l'événement. Sur le monument, deux mains



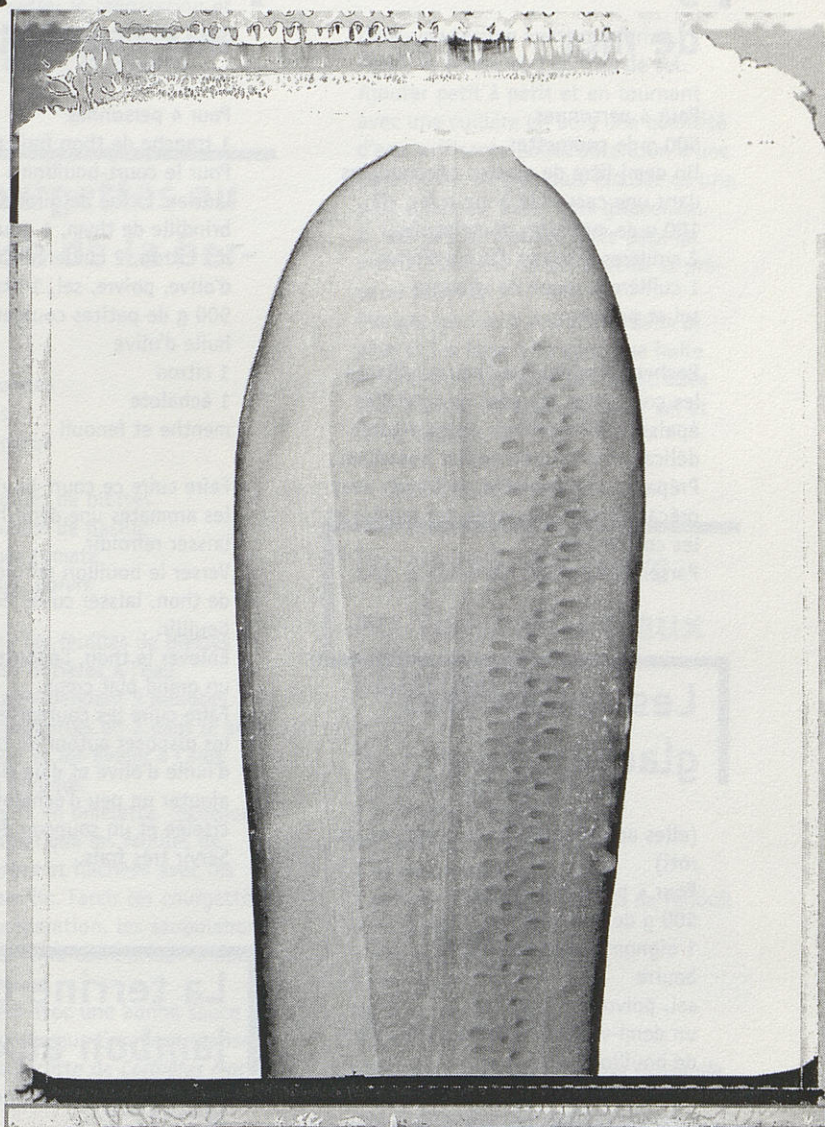
les grappes en cagettes, et qui vont le vendre au marché-gare de Perpignan. L'argent recueilli finance chaque année leur séjour en classe verte.

« C'est aussi un baromètre pour le village, souligne Jean-Pierre Lenthéric, vigneron à Cucugnan. Un baromètre de la mobilisation des gens autour du vin. En quinze ans, on peut distinguer les moments où les gens se serraient les coudes et avaient envie de se

de bronze se serrent, éternellement. Pour répéter aux gens qui passent que les vignerons des Corbières, friands de symboles, restent toujours prêts aux aventures humaines.

Jean-Michel Mariou

La Courgette



La courgette est sans doute l'une des courges les plus anciennement connues, puisqu'elle est attestée dès le VII^e millénaire avant notre ère. On pense qu'elle est originaire du Mexique méridional ou du nord de l'Amérique Centrale.

La courgette s'est acclimatée dans tous les pays du bassin méditerranéen et en Afrique où elle est devenue un symbole d'abondance et de fécondité en raison de la multitude de graines qu'elle contient.

Une bonne courgette doit être brillante, lisse et ferme. Méfiez-vous des grosses souvent remplies de graines, préférez les petites que vous pouvez utiliser sans les peler après les avoir soigneusement lavées. On trouve maintenant sur les marchés des courgettes rondes qui permettent de réaliser de très jolis plats.

De plus une peau légèrement piquante sous la main dénote une cueillette récente. Une courgette peut se conserver 2 semaines maximum au réfrigérateur.

Parfois injustement délaissée, la courgette est pourtant idéale tant la couleur vert tendre de sa chair et sa saveur légèrement acidulée peuvent apporter de fraîcheur à un repas lors d'une journée d'été écrasée de soleil.

par Sabine Minard
et Colette Olive
illustration Michel Redon

Recettes

La salade de courgettes aux fruits de mer

Pour 4 personnes
500 g de courgettes
Un demi-litre de moules décoquillées dans une casserole 5 mn à feu vif
100 g de crevettes décortiquées
2 cuillères à soupe d'huile d'olive
1 cuillère à soupe de vinaigre
sel et poivre

Pocher 10 minutes à l'eau bouillante les courgettes coupées en rondelles épaisses, les égoutter et les essorer délicatement sur du papier absorbant. Préparer la vinaigrette, mélanger avec précaution les crevettes, les moules et les courgettes.
Parsemer de persil haché.

Les courgettes glacées

(elles accompagnent un poulet ou un rôti)

Pour 4 personnes
500 g de courgettes
1 oignon blanc (facultatif)
beurre
sel, poivre
un demi-verre d'eau et un demi-verre de bouillon

Laver et essuyer les courgettes, les couper en rondelles.
Les faire dorer dans une cocotte avec le beurre, saler, poivrer, ajouter l'oignon finement émincé, saupoudrer d'une pincée de sucre.
Lorsque les légumes sont dorés, les arroser d'eau et de bouillon.
Les courgettes vont cuire, l'eau va s'évaporer et elles seront nappées de leur propre jus caramélisé.

Le thon frais à l'huile d'olive et aux courgettes

Pour 4 personnes
1 tranche de thon frais rouge
Pour le court-bouillon : 1 feuille de laurier, 1 clou de girofle, 3 échalotes, 1 brindille de thym, 1 gousse d'ail, le jus d'1 citron, 2 cuillerées à soupe d'huile d'olive, poivre, sel, 1 litre d'eau.
500 g de petites courgettes
huile d'olive
1 citron
1 échalote
menthe et fenouil

Faire cuire ce court-bouillon avec tous les aromates une demi-heure puis le laisser refroidir.
Verser le bouillon refroidi sur la tranche de thon, laisser cuire 15 minutes sans bouillir.
Enlever le thon, l'égoutter, le placer sur un grand plat creux.
Faire cuire les courgettes à la vapeur, les disposer autour du thon, napper d'huile d'olive et d'un filet de citron, ajouter un peu d'échalote, de menthe ciselée et un soupçon de fenouil.
Servir très frais.

La terrine de jambon aux courgettes

Pour 4 personnes
2 courgettes
2 œufs
2 gousses d'ail
300 g de jambon cuit
180 g de gruyère
10 cl d'huile d'olive
sel, poivre

Faire blanchir les courgettes coupées en rondelles 10 minutes à l'eau bouillante.

Hacher le jambon avec l'ail, ajouter les œufs entiers, l'huile, le sel et le poivre. Dans un moule à cake, disposer les rondelles de courgettes sur le fond et les parois. Alternier hachis, lamelles de gruyère et terminer par une couche de rondelles de courgettes.

Couvrir de papier aluminium et faire cuire 45 minutes à four moyen au bain-marie.

Laisser refroidir avant de démouler.

Le flan de courgettes au basilic

Pour 4 personnes
1 kg de courgettes
3 œufs
10 cl de crème fraîche
4 feuilles de gélatine
2 cuillères à soupe d'huile
un peu de beurre, sel, poivre
6 feuilles de basilic

Peler les courgettes, les faire cuire à la vapeur dans la cocotte-minute 5 minutes puis les faire revenir dans l'huile et le beurre pendant quelques minutes.

Réduire les courgettes en purée, incorporer les œufs battus en omelette, la crème fraîche, le basilic haché, sel, poivre.

Ajouter la gélatine fondue dans un peu d'eau.

Beurrer un moule à cake, verser la préparation et mettre au four au bain-marie pendant 40 minutes.

Laisser bien refroidir avant de démouler, décorer avec des feuilles de basilic.

Les courgettes à la tapenade

Pour 4 personnes

750 g de courgettes

3 cuillères à soupe d'huile d'olive
sel, poivre

tapenade (acheter un petit pot tout prêt ou voir la recette dans *Corbières Matin* n°1 : « L'olive », p. 21 à 23). Choisir des courgettes jeunes et bien fermes, les couper en rondelles de 2 cm d'épaisseur. Il faut les faire blanchir dans de l'eau salée pendant 10 minutes.

Après les avoir passées à l'eau froide, les égoutter soigneusement.

Dans une poêle, faire chauffer l'huile et dès qu'elle fume, y jeter les courgettes et les faire sauter jusqu'à ce qu'elles soient bien dorées.

Saler légèrement, poivrer et servir avec la tapenade et des petits croûtons de pain grillé aillés arrosés d'un filet d'huile d'olive.

Les courgettes à la tapenade sont idéales pour accompagner une viande grillée.

Le gratin de courgettes au chèvre

Pour 4 personnes

8 courgettes

100 g de chèvre bien sec

3 œufs

200 g de crème fraîche épaisse

1 gousse d'ail

1 cuillère d'huile d'olive

15 cl de vin blanc

1 cuillère à café de thym émietté

sel, poivre, muscade

Laver et essuyer les courgettes et les découper en rondelles sans les peler. Faire chauffer l'huile dans une poêle, y faire revenir les courgettes avec l'ail émincé et le thym. Saler, poivrer, laisser cuire doucement à feu doux 10 minutes environ, en remuant de temps en temps.

Battre les œufs en omelette, leur incorporer la crème puis le vin et la noix de

muscade.

Râper le fromage et en incorporer les 2/3 au mélange, saler, poivrer.

Dans un plat à gratin beurré mettre les courgettes, verser la préparation et saupoudrer du reste de chèvre râpé. Faire dorer au four 20 minutes.

Les courgettes au brousse de la bergère

Pour 4 personnes

4 courgettes

500 g de brousse

2 œufs

100 g de feuilles de blettes

quelques feuilles de basilic

30 cl de sauce tomate

chapelure, sel, poivre

Faire blanchir les feuilles de blettes et les courgettes entières à l'eau bouillante salée pendant 3 minutes.

Couper les courgettes en 2 dans le sens de la longueur et les évider à l'aide d'une petite cuillère.

Battre les œufs en omelette, incorporer le fromage ainsi que les feuilles de blettes essorées et hachées avec les feuilles de basilic. Farcir les courgettes avec cette préparation, les saupoudrer de chapelure. Faire cuire à four chaud un quart d'heure.

Ce plat se sert avec une bonne sauce tomate parfumée que l'on peut réaliser en suivant la recette de *Corbières Matin* n°6, « La tomate », p. 18 à 21.

Les beignets de fleur de courgette

Les fleurs de courgettes d'un ravissant jaune vif sont utilisées pour faire de

délicieux beignets.

Il faut d'abord faire une pâte à beignet avec 200 g de farine, 1 œuf entier, 1/2 paquet de levure chimique, sel, eau.

Dans une terrine mettre la farine, l'œuf, la levure et 1 pincée de sel.

Ajouter petit à petit et en tournant avec une cuillère en bois une quantité d'eau suffisante pour l'obtention d'une pâte fluide, un peu plus épaisse qu'une pâte à crêpes, lisse, sans grumeaux.

Il faut laisser reposer cette pâte au moins 2 heures, on peut même la préparer la veille.

Plonger les fleurs une à une dans la pâte et les faire frire dans une huile neutre, bien les égoutter lorsqu'elles sont dorées, les saupoudrer de sel et servir brûlant.

Le carré de porc au fenouil et aux courgettes

Pour 6 personnes

1 carré de porc de 1,2 kg

2 cl d'huile d'olive

sel, poivre

1 kg de courgettes

1 cuillère à soupe de graines de fenouil ou d'aneth

1 navet

3 oignons

thym et laurier

Dans une cocotte, faire dorer la viande de tous côtés dans l'huile.

Nettoyer et éplucher les courgettes, les émincer et les disposer dans un plat creux allant au four, assaisonner.

Poser la viande au milieu, ajouter le thym émietté, le fenouil, le laurier et un filet d'huile.

Mouiller avec 2 dl d'eau et laisser cuire 1 heure 30 à four moyen en surveillant le niveau du jus de cuisson, rajouter de l'eau si nécessaire.

Essences

Populus species, famille des Salicacées

Avec toutes les hybridations qui ont été réalisées, les peupliers forment une grande famille. Les peupleraies se rapprochent plus de l'agriculture que de la sylviculture ; en fait un terme spécifique qualifie ces plantations artificielles de « cultivars » plus ou moins productifs : la populiculture. Pour les forestiers de l'Office National des Forêts, le peuplier est souvent une essence accessoire.

Noir, blanc ou tremble, le peuplier, grand consommateur d'eau, finira en cagettes ou en pâte à papier. Un vrai destin de piboul !..

Les peupliers indigènes :

En France, trois espèces spontanées peuvent être déclinées :

Le peuplier noir (*Populus nigra*) se distingue à son tronc souvent flexueux et court, son écorce gris foncé, largement fissurée, et surtout sa feuille glabre et verte sur les deux faces en forme de losange. C'est lui qui a fait l'objet de croisements. Naturellement, il colonise aisément les sols sablonneux et humides, principalement le long des rives. Un cultivar au port en fuseau (port fastigié) est communément désigné sous l'appellation de peuplier d'Italie.

Le peuplier blanc (*Populus alba*) au tronc également flexueux mais à l'écorce lisse, blanc grisâtre. Ses feuilles sont très caractéristiques : 3 à 5 lobes, pubescentes, face inférieure de couleur blanche et face supérieure verte. Son feuillage blanc argenté côtoie les saules, aulnes et autres peupliers noirs.



Le peuplier

Le peuplier tremble (*Populus tremula*), aux feuilles plus ou moins rondes ou triangulaires, qui tire son nom du fait que son feuillage frémit à la première brise venue. Par rapport aux deux espèces précédentes, il a un caractère forestier plus affirmé, et on le rencontre plutôt dans les forêts de plaine et de moyenne montagne.

Une exigence importante : le besoin en eau

Aimant la lumière, supportant en général le froid, le peuplier a un caractère hydrophile très prononcé. C'est pourquoi, il est surtout présent, à l'état spontané, dans les terrains alluvionnaires, aux bords des cours d'eau, voire des ravines régulièrement alimentées en région méridionale. D'un tempérament colonisateur (graines aériennes), il peut aggraver les effets dévastateurs des crues. En effet, très cassant et se déracinant facilement, les peupliers créent des « embâcles » ou des barrages lors de montées soudaines des eaux.

La populiculture

Plantés à des écartements de 7 mètres, soit 200 plants à l'hectare environ, on obtient en moins de vingt ans des arbres dont le volume unitaire dépasse nettement 1 m³ ; c'est dire la croissance rapide de cette espèce et son intérêt économique sur des terrains qui lui sont favorables. En l'absence de pluies suffisantes ou de nappe phréatique accessible à leurs racines, des irrigations spectaculaires apportent les quantités d'eau indispensables. De plus, des élagages s'avèrent nécessaires pour obtenir un bois de qualité optimale. En outre, la fragilité de cette monoculture à des attaques parasitaires impose des traitements indispensables contre ces diverses maladies. Cette propension à un développement accéléré génère en contrepartie une longévité assez faible, inférieure au siècle. En France, l'AFOCEL (Association Forêt-Cellulose) est un organisme qui a travaillé essentiellement à l'amélioration génétique de cette essence en vue d'une culture intensive, ligniculture chargée d'alimenter notamment la filière de la pâte à papier.

L'utilisation du peuplier :

Poussant rapidement, le bois de peuplier est blanc, léger, et sert à la fabrication d'emballages (bois déroulé telles les boîtes de camembert), de cageots, de palettes (bois scié) ou encore de pâte à papier (bois trituré).

La propolis, qu'es aco ?

Il s'agit d'un mastic naturel élaboré par les abeilles pour colmater notamment les anfractuosités de la ruche ou fixer toutes les parties mobiles qui s'y trouvent. Ses qualités antibactériennes sont employées pour des applications médicinales. C'est sur les bourgeons et les écorces de peupliers en particulier que les abeilles collectent cette substance résineuse et balsamique.

« Chatons », quel drôle de nom pour des fleurs de peuplier !

Les très petites fleurs du peuplier sont regroupées en épi pour former une inflorescence que l'on nomme du doux nom de « chatons ». Précisons encore que les chatons mâles sont de couleur grise pour le peuplier blanc, et rouges pour le peuplier noir, tandis que les chatons femelles sont verts dans les deux cas. De plus, les peupliers, comme l'ensemble des Salicacées, sont des espèces dioïques ; c'est-à-dire que les fleurs femelles sont portées par des pieds femelles tandis que les fleurs mâles se trouvent sur des pieds mâles.

Vous avez dit piboul ?

Dans une grande partie du Sud de la France, le peuplier noir porte le surnom de *piboul*. Dans la région de Lagrasse, c'est aussi l'appellation du champignon qui est associé à cet arbre et le plat préparé après une récolte s'appelle la *piboulade*.

Enfin, le terme Piboul désigne encore, à Lagrasse, les personnes nouvellement installées dans le village par opposition aux lagrassiens de « souche ». Pourtant, dans l'histoire de la terre, les peupliers sont les premiers feuillus à être apparus au début du Crétacé.

Patrick Valette, technicien forestier à l'ONF.

Extrait

Juan Ramón Jiménez

Dernière sieste

Quelle beauté morose, jaune, blême, prend le soleil de l'après-midi, quand je m'éveille, sous le figuier !

Une brise sèche, embaumant le ciste fondu, caresse mon réveil en sueur. Les grandes feuilles du vieil arbre doux, dans leur léger balancement, m'endeuillent ou m'éblouissent. On dirait qu'elles me bercent avec délice dans un berceau qui oscillerait du soleil à l'ombre, et de l'ombre au soleil.

Au loin, derrière la houle cristalline de l'air, les cloches de trois

heures sonnent les vêpres dans le village désert. En les entendant, Platero, qui m'a dérobé une grande pastèque au doux givre écarlate, Platero, debout, me regarde, immobile, de ses yeux énormes, vacillants, où court une obsédante mouche verte.

A la vue de ses yeux si las, les miens de nouveau sentent leur fatigue... La brise revient, comme un papillon qui voudrait voler et dont les ailes se feraient molles, brusquement... les ailes... mes paupières lourdes... qui se ferment, soudain...

Le poète espagnol Juan Ramón Jiménez, né en 1881 à Moguer, mort en 1958, est l'auteur d'une œuvre importante, couronnée deux ans avant sa disparition par le prix Nobel. Il est surtout connu en France pour *Platero et moi* (traduction en français de Claude Couffon), publié en 1914, dont ce texte est extrait, et qui met en scène les dialogues du poète avec son âne Platero.



Ernst Ludwig Kirchner,
Le Malade, 1920
Sprengel Museum, Hannover

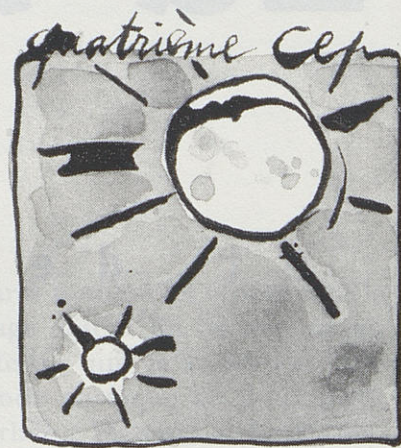
Onze écrivains pour le plaisir

La beauté du vent et de la garrigue



(Transduction substantivale à partir d'un texte-souche, « La création du ciel et de la terre », extraite de la Bible de Jérusalem, et de substantifs issus de la brochure *Cru Corbières, une autre nature*. On ne s'est autorisé aucun substantif commun aux deux textes, comme par exemple *mer* ou *lumière*.)

Hervé Le Tellier



À l'origine, Nature créa le vent et la garrigue. Or la garrigue était vague et vide, les sables couvraient la vallée, l'âme de Nature planait sur les versants.

Nature dit : « Que la vigne soit » et la vigne fut. Nature vit que la vigne était bonne, et Nature sépara la vigne et les sables. Nature appela la vigne « ceps » et les sables « friche ». Il y eut un pied et il y eut une sève : premier cep.

Nature dit : « Qu'il y ait une sécheresse au milieu des versants et qu'il sépare les versants d'avec les versants » et il en fut ainsi. Nature fit la sécheresse, qui sépara les versants qui sont sous la sécheresse d'avec les versants qui sont au-dessus de la sécheresse, et Nature appela la sécheresse « vent ». Il y eut un pied et il y eut une sève : deuxième cep.

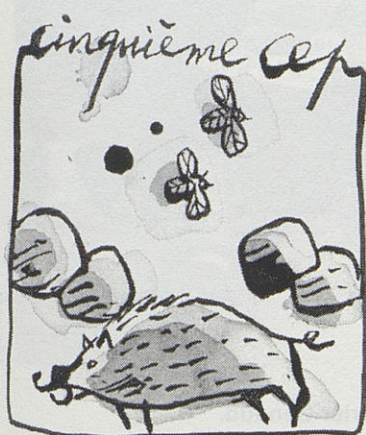
Nature dit : « Que les versants qui sont sous le vent s'amassent en un seul relief et qu'apparaisse le massif » et il en fut ainsi. Nature appela le massif « garrigue » et le relief des versants « collines », Nature vit que cela était bon.

Nature dit : « Que la garrigue verdisse de lavande : les romarins portant couleur et des pins fruitiers donnant sur la garrigue des chênes-verts contenant

leur senteur » et il en fut ainsi. La garrigue produisit de la lavande : des romarins portant senteur selon leur couleur, des pins donnant selon leur couleur des chênes-verts contenant leur senteur, et Nature vit que cela était bon. Il y eut un pied et il y eut une sève : troisième cep.

Nature dit : « Qu'il y ait des soleils à la sécheresse du vent pour séparer le cep et la friche ; qu'ils servent de prospérité, tant pour les blés que pour les ceps et les oliveraies ; qu'ils soient des soleils à la sécheresse du vent pour éclairer la garrigue » et il en fut ainsi. Nature fit les deux soleils majeurs : le grand soleil comme expression du cep et le petit soleil comme expression de la friche, et les chaleurs. Nature les plaça à la sécheresse du vent pour éclairer la garrigue, pour commander au cep et à la friche, pour séparer la vigne et les sables, et Nature vit que cela était bon. Il y eut un pied et il y eut une sève : quatrième cep.

Nature dit : « Que les versants grouillent d'une invasion de roches et que des cigales volent au-dessus de la garrigue contre la sécheresse du vent » et il en fut ainsi. Nature créa les grands sangliers de colline et



toutes les roches qui glissent et qui grouillent dans les versants selon leur couleur, et tous les flamants roses selon leur couleur, et Nature vit que cela était bon. Nature les bénit et dit :

« Soyez féconds, multipliez, emplissez les versants des collines, et que les cigales multiplient sur la garrigue. » Il y eut un pied et il y eut une sève : cinquième cep.

Nature dit : « Que la garrigue produise des roches selon leur couleur : schistes, marnes, grès sauvages selon leur couleur » et il en fut ainsi. Nature fit les grès sauvages selon leur couleur, les schistes selon leur couleur et toutes les marnes du sol selon leur couleur, et Nature vit que cela était bon.

Nature dit : « Faisons le vigneron à notre manière, comme notre richesse, et qu'ils dominent sur les calcaires de la colline, les cigales du vent, les schistes, tous les grès sauvages et toutes les marnes qui rampent sur la garrigue. »

Nature créa le vigneron à sa manière,

À la manière de Nature elle le créa,

Vigneron et artiste elle les créa.

Nature les bénit et leur dit : « Soyez féconds, multi-

pliez, emplissez la garrigue et soumettez-là ; dominez sur les calcaires de la colline, les cigales du vent et tous les animaux qui rampent sur la garrigue. »

Nature dit : « Je vous donne toute garrigue, et tous les pins qui ont des chênes verts portant couleur : ce sera votre chaleur. À tous les grès sauvages, à toutes les cigales du vent, à tout ce qui rampe sur la garrigue et qui est animé de vie, je donne pour chaleur toute la lavande des romarins » et il en fut ainsi.

Nature vit tout ce qu'elle avait fait : cela était très bon. Il y eut un pied et il y eut une sève : sixième cep.

Ainsi furent achevés le vent et la garrigue, avec toute leur saveur. Nature conclut au septième cep le cépage qu'elle avait fait et, au septième cep, elle chôma, après tout le cépage qu'il avait fait. Nature bénit le septième cep et le sanctifia, car elle avait alors chômé après tout son cépage de tradition.

Telle fut la beauté du vent et de la garrigue quand ils furent créés.

Lundi 12 août

- Parution du n° 18 de *Corbières matin*.
 9 h : sortie pédestre.
 10 h 30 : atelier vidéo.
 11 h : *Une lecture de la guerre*, film de Jean-Michel Mariou sur les écrivains de Sarajevo.
 16 h : cycle vidéo *Un siècle d'écrivains* « John Steinbeck ».
 17 h : « Colloque de philosophie *Des Plaisirs* ». Première partie : introduction à la pensée de Platon et de Lucrèce par Marie-Claire Galpérine et Christian Jambet.
 21 h 30 : « Cinéma aux étoiles » : *Le Salon de musique* de Satyajit Ray.
 21 h 30 : « Colloque de philosophie *Des Plaisirs* ». Deuxième partie : Lecture du *Chant IV* de Lucrèce par Christiane Cohendy, Marc Betton et Philippe Morier-Genoud. Dialogue philosophique sur le plaisir avec Marie-Claire Galpérine, Christian Jambet, Benny Lévy et Jean-Claude Milner.
 23 h : au café de la Promenade, présentation du film de l'atelier vidéo.

Mardi 13 août

- Parution du n° 19 de *Corbières matin*.
 9 h : sortie pédestre : « Plaisir de recherche » (une variante de la recherche du plaisir !), une initiation sommaire à la course d'orientation sur le plateau du Lauza ; savoir lire une carte et pouvoir se repérer. Retrouvez cinq points marqués sur une carte et répondez à cinq questions. Parcours réalisé dans la matinée de 9 h (départ point d'accueil) à 12 h (prévoir les mêmes équipements que pour la balade).
 10 h 30 : atelier vidéo.
 11 h : projection d'un film réalisé sur le Sous-commandant Marcos et la révolte des indiens du Chiapas.
 16 h : « Colloque de philosophie *Des Plaisirs* ». Troisième partie : lecture du *Phèdre* de Platon par Christiane Cohendy, Marc Betton



Gilles Luneau

- et Philippe Morier-Genoud.
 21 h 30 : « Cinéma aux étoiles » : *Le Plaisir* de Max Ophüls.
 21 h 30 : « Colloque de philosophie *Des Plaisirs* ». Quatrième partie : avec Marie-Claire Galpérine, Christian Jambet, Benny Lévy et Jean-Claude Milner.
 23 h : au café de la Promenade, présentation du film de l'atelier vidéo.

Mercredi 14 août

- Parution du n° 20 de *Corbières matin*.
 8 h 30 : sortie pédestre : « Prendre son pied », randonnée pédestre d'une journée avec pique-nique au bord de l'eau (Notre-Dame du Carla, Pont romain de Rieux-en-Val, capitelles des Auzines) ; départ à 8h30 précises au point d'accueil et retour prévu vers 15h30 (environ 16 km). Allure promenade pour tous à partir de 12 ans ; prévoir chapeau, litres d'eau, aliments énergétiques et bien sûr son repas tiré du sac.
 10 h 30 : atelier vidéo.
 11 h : atelier de philosophie pour les enfants.
 15 h 30 : atelier de philosophie pour les adultes.

Lectures du mois Banquet de Platon

- 16 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Plaisirs, déplaisirs », par Gil Jouanard.
- 17 h :** cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« J.M.G. Le Clézio ».
- 18 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Plaisirs de la table »,
avec Manuel Vázquez Montalbán
et Michèle Gazier.
- 21 h 30 :** « Plaisir d'ici » : la chasse.
Rencontre avec l'écrivain Pierre Dumayet.
- 21 h 30 :** « Cinéma aux étoiles » :
Les deux anglaises, de François Truffaut.
- 23 h :** au café de la Promenade,
présentation du film de l'atelier vidéo.

- 15 h 30 :** atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« L'orme et le platane »,
par Alain Pontoppidan
- 17 h :** cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
« Raymond Roussel ».
- 18 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Plaisirs de l'Oulipo »,
avec Paul Fournel et Hervé Le Tellier.
- 21 h 30 :** Grande nuit de la *Tchatche*
avec les Fabulous Trobadors et Claude Marti.

Samedi 17 août

Jeudi 15 août

- 9 h :** Parution du n° 21 de *Corbières matin*.
« La garrigue dans tous ses états ».
Départ du point accueil
pour une petite matinée de découverte
de l'environnement naturel et humain
des environs de Lagrasse.
- 11 h :** atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30 :** atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Le pin parasol et le micocoulier »,
par Alain Pontoppidan et Lionel Hignard.
- 17 h :** cycle vidéo *Un siècle d'écrivains* «
Italo Calvino ».
- 18 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Délectation : Langue et Paysage », par
Bernard Simeone et Francesco Biamonti.
- 21 h 30 :** « Cinéma aux étoiles » :
Le Fleuve de Jean Renoir.
- 23 h :** « Garrigue littéraire » :
lecture d'*Un moment comme ça*
de Silvio d'Arzo par Philippe Morier-Genoud
et Marc Betton.

Vendredi 16 août

- 9 h :** Parution du n° 22 de *Corbières matin*.
sortie pédestre.
- 11 h :** atelier de philosophie pour les enfants.

- 9 h :** Parution du n° 23 de *Corbières matin*.
sortie nature « Pédaler dans la garrigue »,
une sortie matinale en VTT pour percevoir
la nature d'une autre façon. Les Corbières
sont certainement un des pays de rêve
pour pratiquer cette activité de loisir.
Rendez-vous au point d'accueil, circuit facile
et possibilité de louer des vélos sur place.
- 11 h :** atelier de philosophie pour les enfants.
- 15 h 30 :** atelier de philosophie pour les adultes.
- 16 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Sade et le plaisir des sens »
par Alain Lercher.
- 17 h :** cycle vidéo *Un siècle d'écrivains* «
Marcel Proust ».
- 17 h :** Fête des vignerons du Terroir de Lagrasse.
Dégustations, repas, puis bal.
- 18 h :** « Rencontres de l'abbaye » :
« Plaisir de la lecture », par Pierre Michon.
- 21 h 30 :** « Cinéma aux étoiles » :
L'Âge des possibles de Pascale Ferran.



Dimanche 18 août

Corbières Matin

Parution du n° 24 de *Corbières matin*,
dernier numéro de la série 96.

- 9 h :** sortie pédestre.
16 h : « Rencontres de l'abbaye » :
 « Le hêtre et le châtaignier »,
 par Robert Bourdu.
17 h : cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
 « Michel Leiris ».
18 h : « Rencontres de l'abbaye » :
 « Plaisir des sens, censure »
 par Jacques Henric.
22 h : soirée littéraire : « Florilège sur les plaisirs »,
 textes lus par Christiane Cohendy,
 Marc Betton et Philippe Morier-Genoud.

Corbières Matin

est le bulletin de l'association
Le Marque-page (régie par la loi de 1901).

Adresse : 11220 Lagrasse ; tél. : (68) 24 05 75.

Directeur de publication :
Jean-Michel Mariou

Comité de rédaction :
Dominique Blanc, Jean-Pierre Cagnat,
Gilles Luneau, Michèle Planel, Alain Raybaud,
Philippe Rochette, Jean-Claude Zancarini.

Illustrations : Jean-Louis Tripp

Corrections : Laure Clément, Francine Andreieff,
et Jean-Michel Piquard

Conception graphique :
Imme Werner

Photo numérique :
Serge Godin et Jean-Marc Fabius

Publicité : Célia Fayeton

**Impression sur DocuTech Rank Xerox
à l'école du village :**
Roland Defaye, François Gouverneur,
Jacques Bouygues

Diffusion : *L'Indépendant*.

Corbières matin est édité grâce au soutien de
The Document Company Rank Xerox et de l'A.O.C. Corbières.



Lecture du Banquet de Platon

Marie-Claire Galpérine

verdier

L’été dernier, dans les numéros 7, 8, 9 et 10 de *Corbières Matin*, Marie-Claire Galpérine donnait une lecture du

Banquet de Platon qui renouvelait sur plus d’un point décisif l’approche de ce texte.

Voici, enfin réunie dans un volume, cette présentation, qui introduisit, trois soirées durant, sous les étoiles lagrassiennes, la lecture du texte de Platon par le comédien Philippe Morier-Genoud.

Prix : 50 f.

demain

n°19
mardi 13

La sortie pédestre

le colloque de philosophie : *Des Plaisirs*

avec Marie-Claire Galpérine
Christian Jambet, Benny Lévy
et Jean-Claude Milner

la lecture du *Phèdre*, de Platon,

par Christiane Cohendy,
Marc Betton
et Phillippe Morier-Genoud

et *Le Plaisir*

de Max Ophuls.